ÉMILE

OU

DE L'ÉDUCATION

J.-J. ROUSSEAU

ÉMILE

OU

DE L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU

ET ACCOMPAGNÉE

DE NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. J. LABBÉ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ DES CLASSES SUPÉRIEURES

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. (SENEC., *de Ira*, II, 13.)

« Les maux dont nous souffrons sont guérissables; la nature elle-même nous a produits pour le bien, et nous vient en aide si nous voulons nous corriger. »

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Vve EUGÈNE BELIN ET FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1884

Toutes mes éditions sont revêtues de ma griffe.

Eug. Belin

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Vº EUG. BELIN ET FILS.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU

I

Nous croyons faire une chose utile aux instituteurs et aux institutrices, en plaçant en tête de ce volume un tableau synoptique : 1° des principaux événements de l'histoire politique du dix-huitième siècle ; 2° du mouvement littéraire, philosophique, scientifique et artistique de 1701 à 1788 ; 3° de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau.

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
1701. Guerre de la succession d'Espagne.	1701. Fondation de l'Académie des sciences à Berlin, sous la direction de Leibnitz (né en 1646).	
1702. Mort de Guillaume III. — La reine Anne. — Révolte des Camisards.		
1703. Fondation de Saint-Pétersbourg.	1703. Mort de Saint-Evremond (né en 1613). — *Les nouveaux essais sur l'entendement*, de Leibnitz.	
	1704. Mort de Bossuet et de Bourdaloue. — Mort de Locke (né en 1632). — L'*Optique*, de Newton (né en 1642). — Les *Mille et une nuits*, par Galland (né en 1646, mort en 1715). — Le *Conte du tonneau*, de Swift (né en 1667). — Les *Folies amoureuses*, de Regnard (né en 1655). — Naissance de Duclos.	
1705. Joseph Ier, empereur.		
	1706. Mort de Bayle (né en 1647). — Voltaire (né le 20 fév. 1694) compose son *Epitre au Dauphin*, pour un soldat des Invalides. — Mort de Ninon de Lenclos (née en 1616). — Naissance de Benjamin Franklin (mort en 1790). — Daniel de Foë (né en 1663) publie en Angleterre le premier recueil périodique (*La revue*, jusqu'en 1715). — L'*Avocat Pathelin*, comédie de Brueys (né en 1640) et Palaprat (né en 1650).	
	1707. Mort de Vauban (né en 1633). — Naissance de Buffon. — Le *Diable boiteux*, par Lesage (né en 1668).	

1709. Le grand hiver.	1708. Le *Légataire universel*, de Regnard. 1709. Destruction de Port-Royal. — Le *Turcaret*, de Lesage. — Naissance de Mably (frère aîné de Condillac), et de La Mettrie. — Publication, à Londres, du *Babillard*, par Steele (né en 1672) et Addison (né en 1672). -- Mort de Regnard. 1710. La *Théodicée*, de Leibnitz.—Naissance de Thomas Reid (mort en 1796).	
1711. Charles VI, empereur. — Mort du Grand-Dauphin.	1711. Mort de Boileau. — Naissance de David Hume. — Le *Spectateur*, d'Addison.	
1712. Mort du duc de Bourgogne.	1712. Mort du duc de Vendôme (né en 1656). Les salons des Vendômes, au Temple, ainsi que ceux de Ninon, rue des Tournelles, avaient été les lieux de rendez-vous des *Libertins*, à la fin du dix-septième siècle.	1712. 28 juin. — Naissance de J.-J. Rousseau, à Genève, d'un père horloger et d'une mère, fille d'un ministre calviniste. — Sa mère mourut en lui donnant le jour.
1713. Traité d'Utrecht. —Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse.	1713. Mort du philosophe anglais Shaftesbury (né en 1671). — Mort de Jean Chardin, auteur du *Voyage en Perse et aux Indes orientales* (né en 1643). — Mort du poète marquis de la Fare (né en 1644). — Naissance de Diderot, de Raynal, de Soufflot, de Sterne. — *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon. — *Projet de paix perpétuelle*, de l'abbé de Saint-Pierre (né en 1658). — *Caton*, tragédie d'Addison. — Les *Mémoires du comte de Grammont*, par Hamilton (né en 1646, mort en 1720.)	
1714. Traité de Rastadt. — Avènement de Georges Ier, d'Angleterre.	1714. Mort de Denis Papin (né en 1658, l'inventeur de la vapeur). — Mort de Boisguillebert (né en 1646, économiste). — Naissance de Gluck et du sculpteur Pigalle. — *Lettre à l'Académie*, de Fénelon. — Mémoires de Fréret *Sur l'origine des Francs*. Fréret à la Bastille. — La *Monadologie*, de Leibnitz.	

ÉMILE

OU

DE L'ÉDUCATION

J.-J. ROUSSEAU

ÉMILE

OU

DE L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU

ET ACCOMPAGNÉE

DE NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. J. LABBÉ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, AGRÉGÉ DES CLASSES SUPÉRIEURES

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat. (SENEC., *de Ira*, II, 13.)

« Les maux dont nous souffrons sont guérissables; la nature elle-même nous a produits pour le bien, et nous vient en aide si nous voulons nous corriger. »

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

Vve EUGÈNE BELIN ET FILS

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1884

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, de Réaumur. — *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, de l'abbé Dubos (né en 1670). — *Didon*, de Le Franc de Pompignan (né en 1709). — *Vert-Vert*, de Gresset (né en 1709). 1735. Deuxième séjour de Bolingbroke en France, *Lettres sur l'étude de l'histoire*. — *Système de la nature*, de Linnée (né en 1707). — Mesure d'un degré du méridien au Pérou, par Bouguer, Godin et La Condamine. — Le *Paysan parvenu*, par Marivaux. — Mort de Vertot. — La *Mort de César*, de Voltaire (jouée seulement en 1743); les *Discours sur l'homme*.	
	1736. Mesure d'un degré du méridien en Laponie, par Maupertuis, Clairaut, Camus et Lemonnier. — Naissance du mathématicien Lagrange (mort en 1813); naissance de Bailly (mort en 1793); naissance de James Watt (mort en 1819). — Mort de Pergolèse. — *Epitre à Mme du Châtelet sur la philosophie de Newton; Alzire*; l'*Enfant prodigue*. — *Le Bachelier de Salamanque*, de Lesage. — Les *Fausses confidences* et le *Legs*, de Marivaux.	1736. Jean-Jacques et Mme de Warens aux Charmettes.
	1737. Les *Eléments de la philosophie*, de Newton; le *Mondain*; retraite de Voltaire en Hollande. — Mort du P. Buffier. — Naissance de Bernardin de Saint-Pierre (mort en 1814), de l'historien anglais Gibbon (mort en 1794), de Galvani (mort en 1798, de Guyton de Morveau (mort en 1816), du chevalier de Boufflers (mort en 1815).	1737-1741. Voyage de Montpellier. — Rousseau, précepteur à Lyon, chez M. de Mably. — Retour aux Charmettes. — Méthode pour noter la musique en chiffres.
	1738. *Histoire romaine*, de Rollin. — *Dissertation sur l'incertitude*	

	des cinq premiers siècles de l'histoire romaine, par Louis de Beaufort (mort en 1795). — La *Métromanie*, de Piron. — Naissance de Beccaria (mort en 1794), du poète Macpherson (mort en 1796), de Jacques Delille (mort en 1816).	
	1739. Buffon, intendant du Jardin du roi. — Traité de *La nature humaine*, de David Hume. — Naissance de La Harpe (mort en 1803) et de Mme Necker (morte en 1794).	
1740. Avènement de Frédéric II et de Marie-Thérèse.	1740. Mort de Guillaume Coustou (né en 1677). — Naissance d'Horace de Saussure (mort en 1799). — *L'Epreuve*, de Marivaux.	
1741. Elisabeth Petrowna en Russie. — 1741 à 1748. — Guerre de la succession d'Autriche.	1741. Mort de Rollin, de J.-B. Rousseau (né en 1670), de l'astronome Halley. — Naissance de Chamfort (mort en 1794), du musicien Grétry (mort en 1813), du sculpteur Houdon (mort en 1828). — Les *Lettres péruviennes*, de Mme de Graffigny (née en 1695, morte en 1758).	1741. Départ pour Paris. — Séjour à Lyon, où M. Bordes, l'abbé de Mably et l'abbé de Condillac, lui donnent des lettres de recommandation. — A Paris, Rousseau fréquente Fontenelle, Réaumur, Marivaux, Mably.
	1742. Mort de Massillon, de l'abbé Dubos et du cardinal de Polignac (l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*, né en 1661). — Le *Mahomet*, de Voltaire. — *Traité de la figure de la terre*, de Clairaut.	1742. *Dissertation sur la musique moderne*. — Rousseau se lie avec Diderot. — Il est présenté à Mme de Buzenval, à Mme de Broglie et à Mme Dupin.
1743. Mort de Fleury. — Ministère d'Argenson.	1743. *Mérope*, de Voltaire. — *Traité d'éducation*, de Morelly. — Mort de Vico, de l'abbé de Saint-Pierre, du peintre Lancret (né en 1690), du médecin-chimiste Hoffmann (né en 1660). — Naissance de Condorcet (mort en 1794), de Lavoisier (mort en 1794), de l'abbé Haüy (le minéralogiste, mort en 1822), du philosophe Jacobi (mort en 1810), de Saint-Martin (dit *le philosophe inconnu*, mort en 1803).	1743-1744. Jean-Jacques, secrétaire d'ambassade à Venise.

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	1744. *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, du président Hénault (né en 1685).— Mort de Pope, du sculpteur Pierre Lepautre (né en 1660), du peintre Hyacinthe Rigault (né en 1659). — Naissance de Herder (mort en 1803) et du naturaliste Lamark (mort en 1829).	1744-1745. Retour à Paris. — Liaison avec Thérèse Le Vasseur. — Projet d'opéra. — Rousseau mis en rapports avec Rameau, par M. de La Popelinière, et avec Voltaire, par le duc de Richelieu.
1745. Victoire de Fontenoy.	1745. *Traité de dynamique*, de d'Alembert. — Naissance de Volta (mort en 1827) et de Valentin Haüy (fondateur des Jeunes Aveugles, mort en 1822). — Mort de Swift.	1746-1750. Rousseau, secrétaire, puis commis et caissier, chez Mme Dupin et M. de Francueil.
	1746. Voltaire à l'Académie. — *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac. — *Réflexions et maximes*, de Vauvenargues. Naissance de Monge (mort en 1818) et de Pestalozzi (mort en 1827). 1747. Le *Méchant*, de Gresset. — *Pensées philosophiques*, de Diderot. — Mort de Vauvenargues et de Lesage. — Naissance de l'économiste Bentham (mort en 1832).	
1748. Traité d'Aix-la-Chapelle.	1748. Voltaire à Lunéville; la *Sémiramis*. — *L'Esprit des lois*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, de Montesquieu. — *Droit public de l'Europe*, de Mably. — *Recherches sur l'entendement humain*, de David Hume. — La *Messiade*, de Klopstok. — La *Clarisse Harlowe*, de Richardson (né en 1689). — Mort de Thomson. — Naissance de Vicq d'Azyr (mort en 1798), de Berthollet (mort en 1822), de Laurent de	

Jussieu (mort en 1836), de Siéyès (mort en 1836), du peintre Louis David (mort en 1825).	
1749. L'*Encyclopédie* (dirigée par Diderot et d'Alembert). — *Lettre sur les aveugles*, de Diderot. — Diderot à Vincennes. — Travaux de d'Alembert sur la précession des équinoxes. — La *Théorie de la terre*, de Buffon. — *Traité des systèmes*, de Condillac. — *Observation sur les Grecs et sur les Romains*, de Mably. — La *Nanine*, de Voltaire. — Mort de la marquise du Châtelet. — Mort de Fréret (né en 1688). — Naissance de Mirabeau (mort en 1791), de Gœthe (mort en 1832), de Laplace (l'auteur de la *Mécanique céleste*, mort en 1827), du poète italien Alfieri (mort en 1803), de Berquin (l'*ami des enfants*, mort en 1791).	1749. Rousseau commence à travailler à l'*Encyclopédie*. — Il visite Diderot au donjon de Vincennes. — *Discours sur les sciences et les arts*.
1750. — Discours de Turgot *Sur les progrès de l'esprit humain*. — *Lysimaque*, de Montesquieu. — *Rome sauvée*, de Voltaire. — Voltaire à Berlin. — *Théorie de la lune*, de Clairaut (né en 1713, mort en 1765). — La Caille mesure un degré du méridien au cap de Bonne-Espérance). — Mort du savant Muratori (né en 1672). — Mort de Jean-Sébastien Bach (né en 1685). — Naissance de Werner, un des créateurs de la géologie, mort en 1817.	1750. Rousseau quitte M. de Francueil; il se fait copiste de musique.
1751. Premier volume de l'*Encyclopédie*; préface de d'Alembert. — *Lettre sur les sourds et muets*, de Diderot. — *Carte de France*, de César-François Cassini. — *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, par Duclos. — *Philosophie botanique*, de Linnée. — Mort du chancelier d'Aguesseau. — Mort de La Mettrie. — Naissance du marquis de Jouffroy (mort en 1832, l'inventeur des bateaux à vapeur).	1751. Intimité de Rousseau avec Diderot et Grimm; il se lie avec Duclos et Raynal.
1752. Le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire. — La *Diatribe du docteur Akakia*, le *Poème sur la loi naturelle*. — Invention du paratonnerre, par Benjamin Franklin. — Correspondance de Grimm (jusqu'en 1790). — Naissance du philosophe italien Filangieri, du poète anglais	1752. *Le Devin du village* à la Cour.

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	Chatterton, de l'historien suisse Jean de Muller (mort en 1809), de Jacquard (mort en 1834).	
	1753. Brouille de Voltaire avec Frédéric. — *Discours sur le style*, de Buffon. — *Lettres sur la tolérance*, de Turgot. — La *Basiliade*, de Morelly. — Les *Fables*, de Lessing. — Naissance de Rivarol (mort en 1801), du philosophe écossais Dugald-Stewart (mort en 1809), du poète Parny (mort en 1814), du musicien Dalayrac (mort en 1809).	1753. *Le Devin du village* à la ville. — *Lettre sur la musique française.*
	1754. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, de Voltaire (achevé en 1758). — *Traité des sensations*, de Condillac. — *Pensées sur l'interprétation de la nature*, de Diderot. — D'Alembert à l'Académie. — *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques*, de Winckelmann.— L'*Année littéraire*, de Fréron. — Anquetil-Duperron part pour les Indes (né en 1731, mort en 1805). — Mort de Destouches. — Mort de Fielding (l'auteur de *Tom Jones*). — Naissance de Florian (mort en 1794), du poète italien Monti (mort en 1828), du vicomte de Bonald (mort en 1840), de Joseph de Maistre (mort en 1821).	1754. *Discours sur l'inégalité des conditions.* — Rousseau à Genève ; il se refait protestant.
	1755. Voltaire à Genève et à Lausanne, *Épître à la Liberté.* — Tremblement de terre de Lisbonne, découverte de Pompéies. — *Traité des animaux*, de Condillac. — Le *Code de la nature*, de Morelly. — L'*Ami des hommes*, du marquis de Mirabeau. — Mort de Montesquieu, du duc de Saint-Simon (l'auteur des *Mémoires*, né en 1675), de l'antiquaire italien Scipion Maffei.— Naissance de Fourcroy (mort en 1809).	1755. *Essai sur l'origine des langues.* — Article *Économie politique*, dans l'Encyclopédie.
1756-1763. La guerre de Sept ans.	1756. Poème de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne.* — *Idylles*, de Gessner. — Naissance de Mozart (mort en 1791), de Chaptal (mort	1756. Rousseau à l'Ermitage (le 9 avril), chez

	en 1832), de Sheridan (l'auteur de l'*Ecole du scandale*, mort en 1816).	Mme d'Epinay. — Lettre à Voltaire sur le désastre de Lisbonne.
1757. Défaite de Rosbach.	1757. Le *Bélisaire*, de Marmontel. — Mort de Fontenelle (né en 1657), du marquis d'Argenson (né en 1694, auteur des *Considérations sur le gouvernement de la France*); du bénédictin dom Calmet, du physicien-naturaliste Réaumur. — Naissance de Volney (mort en 1820). — *Iphigénie en Tauride*, de Guimond de la Touche (né en 1723, mort en 1760). — Naissance du sculpteur Canova, mort en 1822).	1757. Correspondance avec Mme d'Houdetot. — Décembre. Rousseau est chassé de l'Ermitage par les intrigues de Grimm. -- Rupture avec Grimm, Diderot, d'Holbach, etc.
1758-1770. Ministère du duc de Choiseul.	1758. *Traité des devoirs et des droits*, de Mably. — *Maximes générales du gouvernement économique*, de Quesnay. — *De l'esprit*, d'Helvétius. — Le *Père de famille*, de Diderot. — L'*Héloïse*, de Collardeau. — La *Mort d'Abel*, de Gessner. — Travaux botaniques de Bernard de Jussieu. — Mort du physiologiste Boerhaave. — Naissance du peintre Carle Vernet (mort en 1836).	1758. *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.*
1759. Charles III en Espagne.	1759. Voltaire à Ferney. — Mort du musicien Haendel (né en 1684). — Naissance de Schiller (mort en 1805).	1759. Rousseau se lie avec M. de Malesherbes. — Il devient le protégé du duc et de la duchesse de Luxembourg, et habite Montlouis près de Montmorency.
1760. Georges III en Angleterre (mort en 1820).	1760. *Tancrède*, l'*Ecossaise*, le *Pauvre diable*, de Voltaire. — La *Comédie des philosophes*, de Palissot. — *Poésies d'Ossian*, par Macpherson. — *Théorie du mouvement des comètes*, de Clairaut. — Naissance de Saint-Simon (le chef de l'école saint-simonienne, mort en 1825).	
	1761. Les *Salons*, de Diderot (continués jusqu'en 1769). — *Manuel des inquisiteurs*, de Morellet. — L'*Histoire d'Angleterre*, de David Hume.	1761. Janvier. *La nouvelle Héloïse.*

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	— Mort de Richardson (l'auteur de *Paméla*, de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson*.)	
1762. Avènement de Catherine II (morte en 1796).	1762. Supplice du pasteur Rochette et de Calas, à Toulouse. — Affaire Sirven. — Mort de Crébillon (le Tragique, né en 1674) et du sculpteur Bouchardon (né en 1698). — Naissance d'André de Chénier (mort en 1794), de Lakanal (mort en 1845) et du philosophe allemand Fichte (mort en 1814).	1762. *Le Contrat social*. — *L'Emile*. — Rousseau est forcé de quitter la France. — Il se retire à Yverdun. — *Le Lévite d'Ephraïm*. — Rousseau à Motiers, dans le Val-de-Travers. — Lettre à M. de Beaumont.
1763. Traités de Paris et d'Hubertsbourg.	1763. *Entretiens de Phocion*, de Mably. — *Recherches sur l'entendement humain*, de Thomas Reid. — *Famille des plantes*, d'Adanson (né en 1727, mort en 1806). — Mort de Marivaux, de l'abbé Prévost, de Louis Racine (né en 1692). — Naissance de Xavier de Maistre (mort en 1802), de Jean Paul Richter (mort en 1825), de Royer-Collard (mort en 1845).	1763-1765. Séjour de Rousseau à Motiers. — *Dictionnaire de musique*.
	1764. *Dictionnaire philosophique* et *Commentaires sur Corneille*, de Voltaire. — *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, traduit par Morellet. — *Histoire de l'art chez les anciens*, de Winckelmann. — *Traité d'astronomie*, de Lalande. — Mort du père André, du comte d'Argenson (né en 1696, auquel avait été dédiée l'*Encyclopédie*), du musicien Rameau, de l'architecte Servandoni (né en 1695). — Naissance de Marie-Joseph de Chénier (mort en 1811), et d'Anne Radcliffe (morte en 1823).	

1765. Avènement de l'empereur Joseph II (mort en 1790).	1765. Le *Laocoon* de Lessing. — *Commentaires sur les lois anglaises*, de Blackstone. — *Idées républicaines par un citoyen de Genève*, de Voltaire. — *Observations sur l'histoire de France*, de Mably. — Les *Saisons*, de Saint-Lambert. — Le *Siège de Calais*, de du Belloy. — Le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. — Réhabilitation des Calas. — Mort du peintre Carl Vanloo (né en 1705). — Mort d'Edouard Young (né en 1684, l'auteur des *Pensées nocturnes*). — La machine à vapeur de James Watt (né en 1736, mort en 1819). — Naissance de Robert Fulton (mort en 1815,) et du P. Girard (mort en 1850).	1765. *Lettres sur la montagne.* — La lapidation de Motiers. — Séjour dans l'île de Saint-Pierre. — Il est expulsé par le sénat de Berne.
	1766. La *Dramaturgie de Hambourg*, par Lessing. — Voyage de Bougainville autour du monde (né en 1729, mort en 1821). — Supplice du chevalier La Barre. — Naissance de Mlle Necker (Mme de Staël, morte en 1817).	1766. Rousseau en Angleterre, appelé par David Hume.
	1767. *Eugénie*, de Beaumarchais. — Naissance de Guillaume de Humboldt (le philologue, mort en 1835), de Benjamin Constant (mort en 1830), du peintre Girodet (mort en 1824).	1767-1770. Rousseau vit en province sous un faux nom; il écrit les *Confessions*.
	1768. Le *Déserteur*, de Sedaine et Monsigny. — La *Gageure imprévue*, de Sedaine. — Premier voyage du capitaine Cook (né en 1728). — Mort de Sterne (l'auteur de *Tristam Shandy* et du *voyage sentimental*). — Mort de Winckelmann. — Mort de l'abbé d'Olivet (l'historien de l'Académie française, né en 1682). — Naissance de Chateaubriand (mort en 1848).	
	1769. La *Palingénésie philosophique*, de Charles Bonnet. — *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée. — L'*Hamlet*, de Ducis. — *Traité de la suffisance de la religion naturelle*, de Diderot. — *Réflexions sur la formation et la distribution de la richesse*, de Turgot. — *Lettres de Junius*, dans le *Public advertiser*. — Naissance de Georges Cuvier (mort en 1832), d'Alexandre de Humboldt (l'auteur du *Cosmos*, mort en 1859).	

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	1770. — *Système de la nature*, du baron d'Holbach. — *Histoire philosophique des Deux-Indes*, de l'abbé Raynal (mort en 1796). — *Éloge de Marc-Aurèle*, de Thomas. — Mort du président Hénault, du poète Chatterton, du peintre Boucher (né en 1703). — Naissance de Hegel (mort en 1831), et de Beethoven (mort en 1827).	1770-1777. Rousseau à Paris, rue Plâtrière (auj. rue J.-J. Rousseau). — Les *Dialogues* et les *Rêveries d'un promeneur solitaire*.
1771-1774. Ministère d'Aiguillon, Maupeou, Terray.	1771. *Traité des droits du citoyen*, de Mably. — Mort d'Helvétius et du physicien de Mairan (né en 1678). — Naissance de Walter Scott (mort en 1832).	
1772. Premier partage de la Pologne.	1772. Fin de la publication de l'*Encyclopédie*. — D'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie française. — *Épître à Horace*, de Voltaire. — Découverte de l'azote, par Rutherford. — Deuxième voyage de Cook. — Mort de Duclos et du mystique suédois Swedenborg (né en 1688). — Naissance de Paul-Louis Courier (mort en 1825) et de Geoffroy-Saint-Hilaire (mort en 1844).	
	1773. *Essai sur les éloges*, de Thomas. — *Voyage à l'Ile-de-France*, de Bernardin de Saint-Pierre. — *Mémoires judiciaires*, de Beaumarchais. — *Gœtz de Berlichingen*, de Gœthe. — Mort de Piron et du comte de Chesterfield (l'auteur des *Lettres à mon fils*, né en 1694). — Naissance de Sismondi (mort en 1842). — *Réfutation du livre d'Helvétius sur l'homme*, par Diderot.	
1774-1792. Louis XVI.	1774. *Werther*, de Gœthe. — La *Politique des souverains*, de Diderot (publiée seulement en 1798). — La *Partie de chasse de Henri IV*, de Collé (né en 1709, mort en 1783). — Découverte de l'oxygène par	

1774-1776. Ministère **Maurepas, Turgot, Malesherbes.**	Priestley en Angleterre et par Scheele en Suède. — Mort de La Condamine (né en 1701). — Mort de Quesnay (le physiocrate, né en 1694) et de Goldsmith. 1775. Le *Barbier de Séville*, de Beaumarchais. — Le *Temps présent*, satire de Voltaire. — Le *Bon sens* de Thomas Paine. — *Des erreurs et de la vérité*, par un philosophe inconnu (Saint-Martin). — *Essais physiognomoniques*, par Lavater (né en 1741, mort en 1801). — L'*Armide*, de Gluck. — Pestalozzi commence à Neuhof son œuvre pédagogique. — Mort de du Belloy et de Gentil-Bernard (né en 1710). — Naissance du physicien Ampère (mort en 1836) et du philosophe Schelling (mort en 1854).	
1776. 4 Juillet. Fonda**tion de la** république des **Etats-Unis** d'Amérique. — **Démission** de Malesherbes **et renvoi** de Turgot. — **Necker aux** finances.	1776. *Plan d'une université*, adressé par Diderot à Catherine II. — *Essai sur le despotisme*, de Mirabeau. — *Recherches sur la richesse des nations*, d'Adam Smith. — La *Législation*, de Mably. — *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire Romain*, de Gibbon. — L'*Alceste*, de Gluck. — Expérience de Lavoisier sur la décomposition de l'air. — Société secrète des Illuminés, fondée par le professeur bavarois Weishaupt. — Mort de David Hume, de Fréron, de Collardeau, de Mlle de Lespinasse. 1777. Publication du *Supplément à l'Encyclopédie*. — *Avis aux Hessois*, de Mirabeau. — Mort de Mme Geoffrin (née en 1699), d'Albert de Haller (physiologiste et poète, né en 1708), de Bernard de Jussieu, de Gresset, du président de Brosses (né en 1709, l'auteur des *Lettres sur l'Italie*), de Guillaume Coustou (né en 1716). — Naissance du naturaliste de Blainville (mort en 1850).	
1778. Intervention de **la France** en faveur des **Etats-Unis.**	1778. Les *Epoques de la nature*, de Buffon. — Les *Incas*, de Marmontel. — *Œdipe chez Admète*, de Ducis. — Institution des sourds et muets par l'abbé de l'Epée (né en 1712, mort en 1789). — Mort de Linné, de l'acteur Le Kain, du peintre Lantarn. — Franklin à	**1778. Janvier. Rousseau à Ermenonville, chez M. de Girardin. — Sa mort, le 3 Juillet. — Il fut en-**

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	Paris. — L'*Irène* de Voltaire; triomphe de Voltaire, sa mort, le 30 mai. — Mesmer à Paris.	terré dans une île du Lac, qui devint pendant quelque temps un lieu de pèlerinage; (Marie-Antoinette elle-même y vint). — Le 11 octobre 1794, ses restes furent transportés au Panthéon.
	1779. *Nathan le sage*, de Lessing. — *Vies des poètes anglais*, par Samuel Johnson (né en 1709, mort en 1784). — *Examen critique de la pomme de terre*, par Parmentier (né en 1747, mort en 1813). — *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, par Mesmer. — Assassinat de Cook aux îles Sandwich. — Naissance de Berzélius (mort en 1848).	
1780. Mort de Marie-Thérèse.	1780. *Tables de l'Encyclopédie*. — *La veuve du Malabar*, par Lemierre (né en 1733, mort en 1793). — *Histoire de la confédération helvétique*, par Jean de Muller. — *De la science de la législation*, par Filangieri. — Le *Morning-Herald*. — Mort de Mme du Deffand (née en 1699), de Condillac, de Soufflot (l'architecte du Panthéon), du poète Gilbert (né en 1751). — Naissance de Charles Nodier (mort en 1844), de Béranger (mort en 1857), de Ingres (mort en 1867).	
1781. Chute de Necker. — Mort de Turgot.	1781. *Critique de la raison pure*, de Kant. — Mort de Lessing. — Chamfort à l'Académie. — Cagliostro à Paris. — Le *Tableau de Paris*, par Mercier (né en 1740, mort en 1814). — *Mémoire sur la*	

	chronologie d'Hérodote, de Volney. — Découverte d'Uranus, par Herschell (né en 1738, mort en 1822). — Naissance de Georges Stephenson (mort en 1848).
	1782. Les *Brigands*, de Schiller. — *Histoire de la poésie chez les Hébreux*, de Herder. — Les *Lettres de cachet et les prisons d'Etat*, par Mirabeau. — Mort du poète italien Métastase (né en 1698). — Naissance du poète Millevoye (mort en 1816), de l'historien de Barante (mort en 1866), de Lamennais (mort en 1854), de Mme Swetchine (morte en 1857), de Frœbel (mort en 1852).
1783. Traités de Paris et de Versailles. — Ministère Calonne.	1783. Port de Cherbourg. — Bateau à vapeur du marquis de Jouffroy. — Ascensions aérostatiques des frères Montgolfier, de Pilâtre du Rozier et d'Arland. — *L'Art de vérifier les dates*, des Bénédictins. — Le *Philoctète*, de La Harpe. — La *Galatée*, de Florian. — *Fiesque et Intrigue et amour*, de Schiller. — Mort de d'Alembert et de Mme d'Epinay.
	1784. Institut des Jeunes aveugles, de Valentin Haüy. — Le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais. — Les *Etudes de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre. — *Richard Cœur de lion*, de Sedaine et Grétry. — *Don Carlos*, de Schiller. — *Idées sur la philosophie de l'Histoire*, de Herder. — Tableaux de Louis David, le serment des Horaces, la mort de Socrate, Brutus, etc. (de 1784 à 1787). — Mort de Diderot et de Le Franc de Pompignan.
	1785. *Œuvres complètes* de Voltaire (édition de Kehl, sous la direction de Beaumarchais). — *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, par Condorcet. — *Discours sur l'universalité de la langue française*, par Rivarol. — *Lettres sur l'Italie* du président Dupaty (né en 1746, mort en 1788). — *Lettres sur la doctrine de Spinoza*, par Jacobi. — *Essai sur les facultés intellectuelles*, de Thomas Reid. — Catastrophe de Pilâtre du

HISTOIRE POLITIQUE	TABLEAU DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE	VIE ET ÉCRITS DE J.-J. ROUSSEAU
	Rozier. — Mort de Mably, de Thomas, du sculpteur Pigalle, de Guéneau de Montbeillard.	
1786. Mort de Frédéric II. — Frédéric-Guillaume II.	1786. Lettre de Mirabeau *au roi de Prusse*. — Les *Noces de Figaro*, de Mozart. — Schiller à Weimar (où il retrouve Wieland et Herder). — Mort de Moïse Mendelshonn. — Mort du chimiste Scheele (né en 1742). — Mort de Gozzi (auteur comique vénitien). — Naissance de Weber (mort en 1826), de François Arago (mort en 1853), et de M. Chevreul.	
1787. Les notables. — Chute de Calonne. — Loménie de Brienne.	1787. La Nomenclature chimique, par Lavoisier, Guyton de Morveau, Fourcroy et Berthollet. — *Voyage en Egypte et en Syrie*, de Volney. — *Eléments de littérature*, de Marmontel. — Cours de littérature de la Harpe (au Lycée, fondé par Pilâtre du Rozier). — *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, de Senac de Meilhan (né en 1736, mort en 1803). — Le *Comte d'Egmont* et l'*Iphigénie*, de Gœthe. Mort de Gesner, de Gluck et de l'abbé Galiani.	
1788. Convocation des Etats-Généraux.	1788. *Paul et Virginie*. de Bernardin de Saint-Pierre. — Le *Voyage du jeune Anacharsis*, de Barthélemy. — *Lettre sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau*, par Mlle Necker (Mme de Staël). — *Histoire de la monarchie prussienne* et *adresse aux Bataves*, de Mirabeau. — Gœthe s'établit définitivement à Weimar. — *Histoire de la révolution des Pays-Bas*. de Schiller. — Le *Times*. — Naissance de lord Byron (mort en 1824). — Mort de Filangieri et de La Pérouse (né en 1741). — Pamphlet de Sieyès : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?*	

II. — L'ÉMILE

ANALYSE DES LIVRES I ET II

L'*Emile* se divise en cinq livres. Le premier livre prend l'enfant à sa naissance et le conduit jusqu'à cinq ans ; le II[e] livre traite de l'éducation des sens, de cinq à douze ans ; le III[e] livre, de l'éducation de l'intelligence, de douze à quinze ans ; le IV[e] livre, de l'éducation du sentiment et de la volonté, de quinze à dix-huit ans (c'est celui qui renferme la *Profession de foi du vicaire savoyard*) ; le V[e] livre est intitulé *Sophie* ou la *femme*.

La publication de l'*Emile* en 1762 est le grand événement pédagogique du dix-huitième siècle. La Chalotais, dans son *Essai d'éducation nationale* (1763), Turgot, dans ses *Mémoires au roi* (1775), Condorcet, dans son *Rapport à l'Assemblée législative* (1792), Lakanal, Sieyès, Daunou, dans leur projet présenté à la Convention le 26 juin 1793, se sont tous également inspirés des principes de Rousseau. En Suisse et en Allemagne, Pestalozzi, le Père Girard, Frœbel sont ses disciples directs ; Emmanuel Kant lui-même, le penseur qui a exercé sur le développement de la philosophie au dix-neuvième siècle une influence aussi considérable que Descartes au dix-septième siècle et Locke au dix-huitième, a été amené par la lecture attentive et passionnée de l'*Emile* à publier en 1803 son *Traité de pédagogie*.

Le livre de Rousseau, si original qu'il paraisse d'abord, a eu cependant des antécédents. Jean-Jacques a eu des précurseurs et a profité de leurs travaux. Citons surtout Plutarque, dont le *Traité de l'éducation des enfants* a été traduit par Amyot, Rabelais (Livre I[er], ch. XIV à XXIV ; l. II, ch. V à VIII), Montaigne (Livre I[er], ch. XXIV et XXV ; l. II, ch. VII), Fénelon, avec son admirable traité de l'*Éducation des filles* (1687), Locke, l'auteur des *Pensées sur l'éducation* traduites en français par Coste en 1695, l'abbé de Saint-Pierre, qui donna en 1728 son *Projet pour perfectionner l'éducation*, enfin Morelly, dont le *Traité d'éducation* fut publié en 1743. N'oublions pas de mentionner le *Robinson Crusoé* de Daniel de Foë (1719), qui peut être considéré comme un véritable manuel d'éducation personnelle et qui a exercé une influence si profonde sur l'esprit de l'auteur de l'*Emile*.

Rousseau avait été naturellement conduit à écrire sur l'éducation. En effet, d'après lui, « tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. » L'homme lui-même est donc dégénéré, il est gâté

par la société ; il faut le refaire. Mais comment refaire l'homme? En le ramenant à la nature. Sur ce principe, Rousseau établit l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt comme la seule bonne. « Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices ; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. » Mais comment préserver l'enfant des vices contagieux de la société, comment le conserver dans la rectitude originelle de la nature ? En l'isolant. Tel est le principe de ce roman qui donne à *Emile*, pour unique compagnon de son enfance et de sa jeunesse, un précepteur phénix, lequel ne lui apprendra rien, mais lui fera tout inventer : les sciences, les arts, Dieu même, par le seul élan de sa liberté, par l'expansion naturelle et spontanée de son âme. — Cependant une autre œuvre doit devancer celle du précepteur, c'est celle de la mère, et c'est à cette étude que Rousseau consacre son premier livre.

Il dit tout d'abord un mot très fort : « Point de mères, point d'enfants. » Il pourrait ajouter : « Point d'hommes. » Car on n'est complètement homme qu'à la condition d'avoir eu une mère. « Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs? Commencez par les mères..... Que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs. »

Tous les conseils que nous offre Rousseau sur les soins à donner aux enfants à la mamelle, qu'on doit bien se garder de mettre au maillot, sur l'allaitement, sur l'hygiène de ce premier âge où presque tout est danger et maladie, sont excellents et dénotent une singulière faculté de divination chez un homme qui n'a pas élevé ses propres enfants. Il faut, d'après lui, commencer l'éducation à la naissance, « avant que l'enfant parle et qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux. » Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connaissances, on devra s'appliquer à les lui offrir dans l'ordre convenable. Toutes les mères pourront faire leur profit des explications données dans ce livre sur les habitudes à provoquer ou à éviter, sur les pleurs, les cris, les gestes, sur leur utilité et leur signification, sur le langage qu'il faut tenir aux petits enfants, pour éviter, dès l'âge le plus tendre, de leur inculquer de fausses idées et de leur imprimer une mauvaise direction.

Le deuxième livre prend Emile à cinq ans. L'élève de Rousseau n'est déjà plus le petit enfant, mais le petit garçon. L'éducation de ce second âge ne consistera pas en études, en lecture ou en écriture, en devoirs, mais en jeux bien choisis, en récréations ingénieuses, en expériences habilement amenées. Ce sont les choses elles-mêmes, et non le maître, qui instruiront *Emile*; mais c'est le maître qui disposera toutes choses autour

de lui, de manière qu'elles servent à son instruction : et non seulement il fera concourir les choses inanimées à ce but, mais les hommes aussi, les voisins, le bon jardinier Robert, l'ami rencontré dans la rue comme par hasard, mais fort à propos. *Emile* se meut et croit se mouvoir librement dans un milieu que Rousseau feint de prendre pour celui de la nature, et où tout est artificiel, prémédité, convenu et machiné comme dans une féerie. Nous avons dû plus d'une fois faire observer, dans nos notes, jusqu'à quel point était impraticable ce système qui consiste à priver un enfant de père et de mère, de sœurs et de frères, de compagnons d'études, à le placer au centre d'une fantasmagorie perpétuelle sous prétexte de suivre la nature, à ne lui rien laisser soupçonner des conditions véritables de la société où il doit vivre, et des dures nécessités du combat pour l'existence. Et cependant que de vérités dans le détail, que d'utiles leçons, non point pour *Emile*, mais pour les instituteurs et les institutrices de l'enfance, presque à chaque page de cet invraisemblable roman! Se garder des précautions excessives et des rigueurs inutiles, ne pas raisonner trop tôt avec les enfants, les habituer de bonne heure à se sentir dans la dépendance des choses, plutôt que dans celle des hommes, et surtout attacher à l'éducation des sens l'importance qui leur appartient dans toute instruction bien réglée.

Le premier et le deuxième livres forment un tout complet; en effet, d'après Rousseau « chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable et une sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme fait : mais considérons un enfant fait. Ce spectacle sera plus nouveau pour nous, et ne sera peut-être pas moins agréable. » A douze ans, Emile « est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant; » s'il meurt à cet âge, au moins il a joui de son enfance, il a été heureux et libre; il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur; et nous n'aurons point à pleurer à la fois et sa vie et sa mort.

Il y a, dans cette théorie de la distinction absolue des âges et de la maturité propre à chacun, un côté séduisant; le cœur s'émeut doucement à la pensée de cette perfection qui n'aura rien coûté au bonheur de l'enfant. Il y a aussi, dans cette théorie, une idée juste, celle d'une éducation progressive, se conformant exactement dans ses exigences successives au progrès des facultés, sans prétendre jamais devancer ce progrès, ni presser l'enfant. Mais prenons garde que Rousseau tombe dans le paradoxe et dans l'erreur, quand, selon l'expression si exacte de M. Compayré, il en vient à recommander une éducation fragmentée, qui isole les facultés pour les développer l'une après l'autre, qui établit une ligne de démarcation absolue entre

les différents âges, qui enfin distingue dans l'âme divers étages.

L'auteur de l'*Emile* oublie que l'éducation de l'enfant doit préparer l'éducation du jeune homme, et celle-ci celle de l'homme fait; car l'éducation dure toute la vie. Au lieu de considérer les différents âges comme les anneaux distincts d'une même chaîne qui est la chaîne même de la vie, il les sépare violemment l'un de l'autre. « Il n'admet pas, dit M. Gréard, cette merveilleuse unité de l'âme humaine qui n'apparait si forte dans l'homme que parce que Dieu en a, dans l'enfant, tissé pour ainsi dire et serré le lien. »

Quoi qu'il en soit, et puisqu'à ses yeux chaque âge doit se suffire à lui-même et posséder une perfection qui lui est propre, il est évident que, pour atteindre ce but, chacune des éducations fragmentaires, de la naissance à douze ans, de douze à quinze, de quinze à dix-huit, devra reposer sur un principe distinct. Dans la première période (qui embrasse les livres I et II), le mobile exclusif auquel on s'adressera chez l'enfant sera celui de la nécessité. Emile sera mis dans la dépendance de la nature des choses; on lui apprendra, selon la maxime stoïcienne, à se soumettre aux choses et non à tenter contre les forces de la nature une lutte inutile en vue de les plier à ses fantaisies; la seule question qu'il se posera, dans son for intérieur, toutes les fois qu'il aura un acte à accomplir, sera celle-ci : « Cela est-il possible ou impossible? » A douze ans, nous changerons de système (livre III de l'*Emile*). Nous ferons appel non plus au mobile de la nécessité, mais à un motif réfléchi, et ce motif sera celui de l'utilité : « L'acte à accomplir est-il utile, ou nuisible, ou simplement inutile? » Emile n'accomplira jamais un acte qu'après l'avoir jugé utile. Enfin, à quinze ans, le sentiment moral s'étant éveillé chez l'adolescent, il nous sera possible de faire entendre à Emile ce que veulent dire les mots de bonté, de vertu, de générosité, et la passion du bien sera désormais le mobile de toutes ses actions (livre IV). Nous retrouvons ici la même erreur que nous avons signalée tout à l'heure. Il n'est pas vrai qu'il y ait une période de la vie où la nécessité seule doive régler toute l'activité humaine, une autre où l'intérêt sera le seul motif, une troisième où le sentiment sera le mobile unique. Dans l'éducation progressive, nous devrons, à chaque âge, faire appel tour à tour et selon les circonstances, à chacun de ces trois principes d'action. Ajoutons que Rousseau oublie qu'il existe un motif plus respectable que l'intérêt, plus sacré que le sentiment, plus fort même que la nécessité, puisque ce motif peut nous obliger quelquefois au sacrifice de la vie : ce motif, c'est la loi du devoir, cette loi que Kant appelle l'Impératif catégorique, enfin l'Obligation morale.

Nous ne publions aujourd'hui que le I^er et le II^e livre de

l'*Emile;* le III^e et le IV^e livre suivront bientôt, et nous en donnerons alors une analyse complète. Nous pensons que les lignes qui précèdent suffisent pour donner une idée générale de cet ouvrage qui a exercé, dans les dernières années du dix-huitième siècle, une si grande influence en France, en Europe et en Amérique, que Gœthe appelait l'*Evangile naturel de l'éducation, das Naturevangelium der Erziehung.* Il a été le guide et le manuel des mères qui ont élevé les hommes de la Constituante et de la Convention. Aujourd'hui que de mères, que d'instituteurs et d'institutrices n'en connaissent que le titre! Nous n'avons point cherché à en dissimuler les côtés chimériques et impraticables; mais nous croyons que c'est faire une œuvre utile que de réagir contre l'oubli où, depuis un demi-siècle, on a relégué un livre dans lequel éclate, avec une rare éloquence, la voix du sentiment et le cri de la nature.

J. LABBÉ.

PRÉFACE

Ce recueil de réflexions et d'observations, sans ordre et presque sans suite, fut commencé pour complaire à une bonne mère[1] qui sait penser. Je n'avais d'abord projeté qu'un mémoire de quelques pages; mon sujet m'entraînant malgré moi, ce mémoire devint insensiblement une espèce d'ouvrage trop gros sans doute pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite. J'ai balancé longtemps à le publier; et souvent il m'a fait sentir, en y travaillant, qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour savoir composer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il est, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là; et que, quand mes idées seraient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps. Un homme qui, de sa retraite[2], jette ses feuilles dans le public, sans prôneurs, sans parti[3] qui

1. BONNE MÈRE. C'est ainsi que Montaigne dédie le chapitre de l'*Institution des enfants* à Mme Diane de Foix, comtesse de Gurson, et le chapitre de l'*Affection des pères aux enfants*, à Mme d'Estissac. De même Fénelon a composé son *Traité de l'éducation des filles* pour Mme la duchesse de Beauvilliers. La mère dont parle Jean-Jacques Rousseau est Mme de Chenonceaux, belle-fille de Mme Dupin; celle-ci, une des trois filles de Samuel Bernard, avait épousé le célèbre fermier-général Dupin, qui avait acheté le château de Chenonceaux, en 1733. Jean-Jacques y passa vers l'automne de 1747 quelques mois qui furent parmi les plus heureux de sa vie. Il y occupait une petite chambre que Mme Dupin appelait, en riant, « l'antre de l'ours de Genève. » Mme Dupin vécut très vieille et passa tranquillement sous les ombrages de Chenonceaux les années les plus terribles de la Révolution, protégée par le souvenir de Rousseau et surtout par ses vertus et sa charité.

2. DE SA RETRAITE. L'*Emile* a été publié en 1762, après l'amour malheureux pour Mme d'Houdetot, après la rupture avec Mme d'Epinay, après que les intrigues de Grimm eurent fait chasser Rousseau de l'Ermitage, à l'époque où le citoyen de Genève retrouvait une protectrice douteuse dans celle que Michelet appelle « la tragique et sinistre Alcine, » Mme du Luxembourg. — Rousseau était alors en pleine crise, le corps et le cœur malades. D'un seul jet il produisit tous ses chefs-d'œuvre.« Montesquieu, Voltaire, Buffon, Diderot ont produit toute leur vie. La production est chez eux le cours même de la nature. Rousseau est une éruption. La *Julie*, le *Contrat*, l'*Emile* lui échappent en une fois, 1761-1762. On recule d'étonnement. » (MICHELET, *Histoire de France*, t. XIX, ch. IV.)

3. SANS PARTI. Voir les *Confessions*, livre X : « Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avais conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appelait parti, cabale, faction, m'avait maintenu libre,

les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation, je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise[1]; mille autres l'ont fait avant moi, et je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que depuis des temps infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La littérature et le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet était tout neuf après le livre de Locke[2], et je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connaît point l'enfance : sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre[3]. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode serait chimérique et fausse, on pût toujours profiter de mes observations. Je puis avoir très mal vu ce qu'il faut faire; mais je crois avoir bien vu le sujet sur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élèves; car très assurément vous ne les connaissez point : or, si vous lisez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas sans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie systématique, qui n'est autre chose ici que la marche de la nature, c'est là ce qui

indépendant, sans autres chaines que les attachements de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs, je suivais avec intrépidité les routes de la droiture, ne flottant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivais à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurais été par les mers dans l'île de Tinian. »

1. MAUVAIS. Fénelon emploie les deux premiers chapitres de son *Traité de l'éducation des filles* à parler de l'importance de l'education et des inconvénients des éducations ordinaires.

2. LOCKE, philosophe anglais qui vécut de 1632 à 1704; un des maîtres de Montesquieu, de Voltaire, de Condillac. Le livre auquel Rousseau fait allusion a pour titre : *De l'éducation des enfants*.

3. EN ÉTAT D'APPRENDRE. Voir le chapitre v de l'*Education des filles*, où Fénelon développe cette idée, qu'il ne faut pas presser les enfants.

déroutera le plus le lecteur; c'est aussi par là qu'on m'attaquera sans doute, et peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un traité d'éducation, que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris; c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes; il y a longtemps qu'on me l'a reproché[1]. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, et de m'affecter d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde; il dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, et ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au lecteur; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerais-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse et qu'on me juge : mais, quoique je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connaître, et qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disait : Proposez de faire ce qu'on fait; ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant[2]. Un tel projet, sur certaines matières, est beaucoup plus chimérique que les miens : car, dans cet alliage, le bien se gâte, et le mal ne se guérit pas. J'aimerais mieux suivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi : il y aurait moins de contradiction dans l'homme : il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Pères et mères, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute espèce de projet, il y a deux choses à considérer :

1. REPROCHÉ. On sent que Rousseau n'est pas fâché d'encourir ce reproche, et qu'il est bien aise de ne point voir comme les autres hommes et surtout comme les philosophes avec lesquels il venait de se brouiller. N'a-t-il pas écrit ailleurs : « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » Il dirait volontiers comme l'Alceste de Molière :

Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

2. LE MAL EXISTANT. Rousseau refuse de transiger avec ce qui existe; on reconnait là une tendance absolument opposée à celle de Voltaire, et qui a reçu plus tard le nom de radicalisme.

premièrement, la bonté absolue du projet; en second lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible et praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose; ici, par exemple, que l'éducation proposée soit convenable à l'homme, et bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations; rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, et peuvent varier à l'infini. Ainsi, telle éducation[1] peut être praticable en Suisse, et ne l'être pas en France; telle autre peut l'être chez les bourgeois, et telle autre parmi les grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou tel pays, à telle ou telle condition. Or toutes ces applications particulières, n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper s'ils veulent, chacun pour le pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me suffit que, partout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose; et qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur et pour eux-mêmes et pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute; mais si je le remplis, on aurait tort aussi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela[2].

1. Telle éducation. Voilà une correction heureuse, mais qui forme contradiction avec ce qui précède. Notre auteur reconnait lui-même que son système n'est pas également applicable en tous pays et dans toutes les conditions; il est obligé d'avouer qu'il faut tenir compte des rapports accidentels, c'est-à-dire de l'opportunité ou de la non-opportunité des applications de la méthode.

2. Que cela. Nous trouvons dans les *Confessions*, livre IX, quelques lignes qui indiquent que dès 1756, Rousseau avait conçu le projet d'écrire l'*Emile*: « Je méditais depuis quelque temps un système d'éducation, dont Mme de Chenonceaux, que celle de son mari faisait trembler pour son fils, m'avait prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisait que cet objet me tenait au cœur plus que tous les autres. » Nous voyons au livre X, que Mme Dupin et Mme de Chenonceaux « ne sympathisaient point. »

ÉMILE

OU

DE L'ÉDUCATION

LIVRE PREMIER

Tout est bien[1], sortant des mains de l'Auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre[2], un arbre à porter les fruits d'un autre; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons; il mutile son chien, son cheval, son esclave; il bouleverse tout, il défigure tout; il aime la difformité, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manège; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

Sans cela, tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple,

1. TOUT EST BIEN. Rousseau est optimiste, comme Platon, comme Shaftesbury et Leibnitz, et il a raison; mais il va plus loin qu'eux en ceci, qu'il nie le progrès. Pour lui, la civilisation n'est que corruption. De là ses déclamations contre les sciences, les lettres, les arts et l'industrie, et contre tous les développements de l'esprit humain qui n'auraient point eu lieu sans l'état social. On connaît les peintures chimériques qu'il traçait d'un prétendu état de la nature où l'homme vivait heureux et libre dans la forêt primitive. Voltaire lui écrivait à ce sujet: « Quand on lit votre ouvrage, il prend envie de marcher à quatre pattes; cependant, comme il y a soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. »

2. D'UNE AUTRE. Quel mal y a-t-il à cela? l'homme par son industrie multiplie ainsi la subsistance du genre humain. Voir le morceau de Buffon, aussi sage qu'éloquent, sur la nature sauvage et sur la nature cultivée. (P. 35 de nos *Morceaux choisis de Buffon*.)

toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place. Elle y serait comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les passants font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.

C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère[1], qui sus t'écarter de la grande route, et garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines? Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant; un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y dois poser la barrière[2].

1. MÈRE. « La première éducation est celle qui importe le plus, et cette première éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'Auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants. Parlez donc toujours aux femmes par préférence dans vos traités d'éducation; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, et qu'elles y influent toujours davantage, le succès les intéresse aussi beaucoup plus, puisque la plupart des veuves se trouvent presque à la merci de leurs enfants et qu'alors ils leur font vivement sentir en bien ou en mal l'effet de la manière dont elles les ont élevés. Les lois, toujours si occupées des biens et si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état est plus sûr que celui des pères; leurs devoirs sont plus pénibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfants. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père peut en quelque sorte être excusé; mais si, dans quelque occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour en manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable comme un monstre indigne de voir le jour. Les mères, dit-on, gâtent leurs enfants. En cela sans doute elles ont tort, mais moins de tort que vous peut-être qui les dépravez. La mère veut que son enfant soit heureux, qu'il le soit dès à présent. En cela elle a raison : quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des pères, leur négligence, leur dure insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfants que l'aveugle tendresse des mères. Au reste, il faut expliquer le sens que je donne à ce nom de mère; et c'est ce qui sera fait ci-après. » (*Note de Rousseau.*)

2. BARRIÈRE. « On m'assure que M. Formey a cru que je voulais ici parler de ma mère, et qu'il l'a dit dans quelque ouvrage. C'est se moquer cruellement de M. Formey ou de moi. » (*Note de Rousseau.*) — Ce Formey était le fils d'un réfugié de la révocation, né à Berlin en 1711, secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin en 1744, mort en 1797; il a publié un nombre prodigieux d'ouvrages en langue française, pensés et écrits médiocrement. Voici en quels termes Rousseau parle de ce personnage, au livre X des *Confessions* : « Je connaissais Formey pour un effronté pillard, qui, sans façon, se faisait un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eut pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà publié, le nom de l'auteur, d'y mettre le sien, et de le vendre à son profit. C'est ainsi qu'il s'est, dans la suite, approprié l'*Emile*. »

On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation. Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir; elles lui seraient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister[1]; et, abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient ou de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres[2]. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son

1. L'ASSISTER. « Semblable à eux à l'extérieur, et privé de la parole, ainsi que des idées qu'elle exprime, il serait hors d'état de leur faire entendre le besoin qu'il aurait de leur secours, et rien en lui ne leur manifesterait ce besoin. » (*Note de Rousseau.*)

2. MAÎTRES. Toutes ces idées sur la triple éducation par la nature, par les leçons que nous recevons des autres hommes et par notre expérience personnelle, se trouvent déjà dans Plutarque, chap. IV : « Pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choses y soient concurrentes : la nature, la raison et l'usage. J'appelle raison la doctrine des préceptes, l'exercitation. Le commencement nous vient de la nature ; le progrès et accroissement, des préceptes de la raison ; l'accomplissement, de l'usage et exercitation ; et puis la cime de la perfection de tous les trois ensemble. S'il y a défectuosité en aucune de ces trois parties, il est forcé que la vertu soit aussi en cela défectueuse et diminuée : car la nature, sans doctrine et nourriture est une chose aveugle, la doctrine sans nature est défectueuse, et l'usage sans les deux premières est chose imparfaite. » (*Traduction d'Amyot.*)

but et vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous, celle des choses n'en dépend qu'à certains égards. Celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres : encore ne le sommes-nous que par supposition; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entièrement les discours et les actions de tous ceux qui environnent un enfant?

Sitôt donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle réussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but; mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but? c'est celui même de la nature; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague; il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude[1]. Que signifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, et qui n'étouffent jamais la nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre; mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, et si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude, et qui nous sont le moins naturelles; mais, sitôt que la situation change, l'habitude s'use et le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient

1. L'HABITUDE. Rousseau prend encore une fois M. Formey à partie : « M. Formey, dit-il, nous assure qu'on ne dit pas précisément cela. Cela me paraît pourtant très précisément dit dans ce vers auquel je me proposais de répondre :

La nature, crois-moi, n'est rien que l'habitude.

M. Formey, qui ne veut pas enorgueillir ses semblables, nous donne modestement la mesure de sa cervelle pour celle de l'entendement humain. »

et perdent leur éducation, d'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naissons sensibles, et dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons pour ainsi dire la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous et ces objets, et enfin selon les jugements que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent et s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles et plus éclairés; mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

C'est donc à ces dispositions primitives qu'il faudrait tout rapporter; et cela se pourrait, si nos trois éducations n'étaient que différentes : mais que faire quand elles sont opposées, quand au lieu d'élever un homme pour lui-même, on veut l'élever pour les autres? Alors le concert est impossible [1]. Forcé de combattre la nature ou les institutions sociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un et l'autre.

Toute société partielle, quand elle est étroite et bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers [2] : ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux [3]. Cet inconvénient est inévitable, mais il est faible.

1. IMPOSSIBLE. C'est là une des plus graves erreurs de Rousseau : sans doute il faut élever un enfant pour lui-même, c.-à-d. pour en faire un homme; mais on doit aussi l'élever pour les autres, c.-à-d. pour sa famille et pour la patrie. Il n'y a en cela aucune contradiction; car l'homme étant un animal sociable, ou, comme le dit Aristote, un animal politique, et l'État ayant pour origine la famille, l'élève de Rousseau ne sera jamais qu'un homme incomplet, tant qu'il ne sera pas père de famille et citoyen.

2. AUX ÉTRANGERS. Cela n'est pas nécessaire. On peut être patriote, sans admettre la maxime romaine : *Hospes, hostis,* « l'étranger, c'est l'ennemi. » On peut aimer sa patrie avant toute chose et aimer aussi l'humanité.

3. A SES YEUX. « Aussi les guerres des républiques sont-elles plus cruelles que celles des monarchies. Mais si la

L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors, le Spartiate était ambitieux, avare, inique; mais le désintéressement, l'équité, la concorde, régnaient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins[1].

L'homme naturel est tout pour lui; il est l'unité numérique, l'entier absolu[2], qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le *moi* dans l'unité commune[3]; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'était ni Caïus ni Lucius; c'était un Romain; même il aimait la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendait Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusait de siéger au sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignait qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, et s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connaissons.

guerre des rois est modérée, c'est leur paix qui est terrible : il vaut mieux être leur ennemi que leur sujet.» (*Note de Rousseau.*)

1. Ses voisins. Cela est bien vrai. Il faut se défier des gens qui affectent d'embrasser dans leur amour le genre humain tout entier, pour se dispenser de remplir leurs devoirs envers la famille et la patrie. Si charité bien ordonnée ne doit pas commencer par nous-mêmes, elle doit au moins commencer par ceux qui nous entourent.

2. L'entier absolu. C'est une pure abstraction; l'homme de la nature tel que l'entend Rousseau, n'a jamais existé. C'est ce qu'Aristote a démontré d'une manière irréfutable dans le premier livre de *la Politique*. L'homme de la nature, c'est l'homme de la société, puisque l'homme ne peut pas vivre sans la société.

3. L'unité commune. Cf. Bossuet : « Les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille, comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'Etat. » Voir les chapitres v et vi de la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle*, où Bossuet expose à propos de la Grèce et de Rome, des idées fort analogues à celles de Rousseau.

Le Lacédémonien Pédarète se présente pour être admis au conseil des Trois-Cents; il est rejeté : il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère; et il y a lieu de croire qu'elle l'était : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée, et attendait des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé cela? Nous avons gagné la victoire! La mère court au temple, et rend grâce aux dieux. Voilà la citoyenne [1].

Celui qui dans l'ordre civil veut conserver la primauté des sentiments de la nature, ne sait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ses penchants et ses devoirs, il ne sera jamais ni homme ni citoyen; il ne sera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce sera un de ces hommes de nos jours, un Français, un Anglais, un bourgeois; ce ne sera rien [2].

Pour être quelque chose, pour être soi-même et toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé sur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement, et le suivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour savoir s'il est homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un et l'autre.

De ces objets nécessairement opposés viennent deux formes d'institution contraires [3] : l'une publique et commune, l'autre particulière et domestique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique, lisez la *République* de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des

1. LA CITOYENNE. Toutes ces anecdotes sur les Spartiates sont empruntées à l'opuscule de Plutarque intitulé : *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

2. CE NE SERA RIEN. En lisant ces lignes on pressent déjà le mot de Saint-Just : « Le monde est vide depuis les Romains. »

3. CONTRAIRES. C'est-à-dire d'après Rousseau, deux systèmes d'éducation qui poursuivent un but contraire et même contradictoire : l'éducation publique qui se propose de former un citoyen, et l'éducation domestique qui doit se proposer de former un homme.

livres que par leurs titres : c'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait[1].

Quand on veut renvoyer au pays des chimères, on nomme l'institution de Platon : si Lycurgue n'eût mis la sienne que par écrit, je la trouverais bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé[2].

L'institution publique n'existe plus et ne peut plus exister, parce qu'où il n'y a plus de patrie il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots *patrie* et *citoyen* doivent être effacés des langues modernes. J'en sais bien la raison, mais je ne veux pas la dire[3]; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissements qu'on appelle collèges[4]. Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parce que cette éducation, tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paraissant toujours rapporter tout aux

1. FAIT. Ce paragraphe renferme une vue très juste. La *République* de Platon est en effet surtout un livre d'éducation, comme la *Cyropédie* et l'*Economique* de Xénophon, et même comme la *Politique* d'Aristote, Pour les législateurs et les politiques grecs, avant de fonder la cité, il faut former le citoyen; par conséquent, pour eux la politique tout entière se réduisait à la science de l'éducation.

2. DÉNATURÉ. Cf. Montesquieu : « République de Platon pas plus idéale que celle de Sparte. » Un peu plus haut, dans les *Pensées diverses*, Montesquieu dit également : « Il faut réfléchir sur la *Politique* d'Aristote et sur les *Deux républiques* de Platon, si l'on veut avoir une juste idée des lois et des mœurs des anciens Grecs. »

3. LA DIRE. Cette raison que Rousseau feint de ne point vouloir dire, La Bruyère l'avait indiquée dès 1689 : « Il n'y a point de patrie dans le despotique. » Et Montesquieu, en 1748, avait développé cette idée dans l'*Esprit des lois*. « La vertu dans une république est une chose très simple : c'est l'amour de la république; c'est un sentiment et une suite de connaissances; le dernier homme de l'Etat peut avoir ce sentiment comme le premier... Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut. L'Etat subsiste indépendamment de l'amour de la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, du sacrifice de ses plus chers intérêts, et de toutes ces vertus héroïques que nous trouvons dans les anciens et dont nous avons seulement entendu parler. »

4. COLLÈGES. Rousseau n'est pas indulgent pour les collèges; il l'est beaucoup plus pour les professeurs, et il ajoute la note suivante : « Il y a dans plusieurs écoles, et surtout dans l'université de Paris, des professeurs que j'aime, que j'estime beaucoup, et que je crois très capables de bien instruire la jeunesse, s'ils n'étaient forcés de suivre l'usage établi. J'exhorte l'un d'entre eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on sera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'est pas sans remède. »

autres, et ne rapportant jamais rien qu'à eux seuls. Or ces démonstrations, étant communes à tout le monde, n'abusent personne. Ce sont autant de soins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons sans cesse en nous-mêmes. Entraînés par la nature et par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverses impulsions, nous en suivons une composée qui ne nous mène ni à l'un ni à l'autre but. Ainsi combattus et flottants durant tout le cours de notre vie, nous la terminons sans avoir pu nous accorder avec nous, et sans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature; mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui? Si peut-être le double objet qu'on se propose pouvait se réunir en un seul, en ôtant les contradictions de l'homme on ôterait un grand obstacle à son bonheur. Il faudrait, pour en juger, le voir tout formé; il faudrait avoir observé ses penchants, vu ses progrès, suivi sa marche; il faudrait, en un mot, connaître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare qu'avons-nous à faire? Beaucoup, sans doute: c'est d'empêcher que rien ne soit fait[1]. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie; mais si la mer est forte et qu'on veuille rester en place, il faut jeter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton câble ne file ou que ton ancre ne laboure, et que le vaisseau ne dérive avant que tu t'en sois aperçu.

Dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne[2]. Si un particulier

1. QUE RIEN NE SOIT FAIT. Ceci est parfaitement conforme au principe général du livre : ce principe, on le sait, c'est que la nature de l'homme est bonne; donc, d'après l'auteur de l'*Emile*, tout le problème de l'éducation se résout à ne point défaire ce qu'a fait si bien la nature, c'est-à-dire, selon les expressions mêmes du texte, à empêcher que rien ne soit fait. En d'autres termes, l'œuvre de l'éducation serait purement négative. M. Compayré dit fort bien à ce propos : « Si Rousseau était allé jusqu'au bout de son système, il aurait dû supprimer le précepteur lui-même, pour laisser l'enfant se débrouiller tout seul. »

2. POUR LA SCIENCE. Cf. La Bruyère : « Nous devons travailler à nous rendre très digne de quelque emploi : le reste

formé pour sa place en sort, il n'est plus propre à rien. L'éducation n'est utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parents; en tout autre cas elle est nuisible à l'élève, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte, où le fils était obligé d'embrasser l'état de son père, l'éducation du moins avait un but assuré; mais parmi nous, où les rangs seuls demeurent[1], et où les hommes en changent sans cesse, nul ne sait si en élevant son fils pour le sien il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune est l'état d'homme; et quiconque est bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on destine mon élève à l'épée, à l'Eglise, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parents la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre[2]. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre; il sera premièrement homme : tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit; et la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses*[3].

Notre véritable étude est celle de la condition humaine.

ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres. »

1. Demeurent. Il semble que Rousseau regrette l'Egypte où le fils était obligé d'embrasser l'état de son père; mais non, il entend blâmer nos sociétés modernes, où il y a encore des rangs, bien que les castes aient disparu. Il est impossible de ne pas signaler l'idée fausse qui est en germe dans ce paradoxe de Rousseau : Il est excellent qu'il n'y ait plus de castes, mais il y aura toujours des rangs. L'article premier de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* porte ceci : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Par conséquent la *Déclaration des droits* admet les distinctions sociales.

2. Apprendre. Une note de Rousseau nous renvoie à l'épître xciv de Sénèque : « L'homme instruit des devoirs de la vie en général n'a pas besoin d'instructions partielles, puisque le devoir dans toute son étendue lui est familier; ce qu'il sait, ce n'est pas seulement la manière de vivre avec sa femme ou ses fils, mais celle de bien vivre, ce qui embrasse tout. »

3. Non posses. C'est une citation de Cicéron, *Tusculanes*, V, ch. ix : « Je t'ai prévenue, ô Fortune, et j'ai pris mes avantages sur toi; j'ai bouché d'avance toutes les issues par où tu pouvais arriver jusqu'à moi. »

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie est à mon gré le mieux élevé; d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre; notre éducation commence avec nous; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *éducation* avait-il chez les anciens un autre sens que nous ne lui donnons plus : il signifiait nourriture. *Educit obstetrix*, dit Varron; *educat nutrix*, *instituit pædagogus*, *docet magister*[1]. Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction, sont trois choses aussi différentes dans leur objet que la gouvernante, le précepteur et le maître. Mais ces distinctions sont mal entendues; et, pour être bien conduit, l'enfant ne doit suivre qu'un seul guide.

Il faut donc généraliser nos vues, et considérer dans notre élève l'homme abstrait, l'homme exposé à tous les accidents de la vie humaine. Si les hommes naissaient attachés au sol d'un pays, si la même saison durait toute l'année, si chacun tenait à sa fortune de manière à n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie serait bonne à certains égards; l'enfant élevé pour son état, n'en sortant jamais, ne pourrait être exposé aux inconvénients d'un autre. Mais, vu la mobilité des choses humaines, vu l'esprit inquiet et remuant de ce siècle[2] qui bouleverse tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre, s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

On ne songe qu'à conserver son enfant; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme,

1. MAGISTER. Cette phrase de Varron est citée par Nonius Marcellus. Elle signifie : « La sage-femme met au monde, la nourrice élève, l'instituteur donne la première éducation, le professeur met la dernière main à l'instruction. »

2. LE SIÈCLE. Ici Rousseau se montre prophète et veut que son élève soit prêt à tous les changements d'état, parce qu'il pressent les révolutions que devait amener « l'esprit inquiet et remuant de son siècle. »

à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte[1]. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas, il faudra pourtant qu'il meure : et quand sa mort ne serait pas l'ouvrage de vos soins, encore seraient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir[2] ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné d'aller au tombeau dans sa jeunesse, s'il eût vécu du moins jusqu'à ce temps-là[3].

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte. L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot; à sa mort on le

1. MALTE. Il semble que Rousseau prévoit l'émigration qui enverra tant de gentilshommes mourir au milieu des brouillards anglais, et la réaction thermidorienne ou impériale qui fera périr tant de révolutionnaires sur les plages de Cayenne. — Locke avait écrit dans l'*Éducation des enfants*, § 5 : « Je ne sais si ce que j'ai à dire sur ce sujet ne pourrait point être renfermé dans cette courte maxime que les gens de qualité devraient traiter leurs enfants comme les bons paysans traitent les leurs. » Et avant Locke, Montaigne avait déjà dit : « Endurcissez votre enfant à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. » (*Essais*, l. Ier, ch. XXV.)

2. AGIR. Victor Hugo a exprimé la même idée dans des vers admirables :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent, ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur, ou quelque grand amour.

3. CE TEMPS-LA. Rousseau nous renvoie encore une fois à Sénèque, *Ep. à Lucilius*, XCIII : « Ce n'est pas de vivre longtemps qu'il faut se mettre en peine, mais de vivre assez. La vie est longue si elle est remplie; or elle n'est remplie que si l'âme a ressaisi son bien propre et s'est remise en possession d'elle-même. Que servent à cet homme quatre-vingts ans passés à ne rien faire? Il n'a pas vécu, il s'est attardé dans la vie. Mais cet autre, dis-tu, est mort dans la verdeur de l'âge! qu'importe, s'il s'est acquitté de tous les devoirs d'un homme et d'un citoyen? Sa vie est complète. Ce n'est point par le temps qu'il faut mesurer la durée de la vie, mais par l'intensité de l'action. »

cloue dans une bière; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs sages-femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfants nouveau-nés, lui donner une forme plus convenable : et on le souffre! Nos têtes seraient mal de la façon de l'auteur de notre être : il nous les faut façonner au dehors par les sages-femmes, et au dedans par les philosophes[1]. Les Caraïbes[2] sont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mère, et à » peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre ses » membres, qu'on lui donne de nouveaux liens. On l'em- » maillotte, on le couche la tête fixée et les jambes allon- » gées, les bras pendants à côté du corps; il est entouré » de linges et de bandages de toute espèce, qui ne lui » permettent pas de changer de situation. Heureux si on » ne l'a pas serré au point de l'empêcher de respirer, et si » on a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que » les eaux qu'il doit rendre par la bouche puissent tom- » ber d'elles-mêmes! car il n'aurait pas la liberté de » tourner la tête sur le côté pour en faciliter l'écou- » lement[3]. »

L'enfant nouveau-né a besoin d'étendre et de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, rassemblés en un peloton, ils ont resté si longtemps. On les étend, il est vrai, mais on les empêche de se mouvoir; on assujettit la tête même par des têtières : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties internes d'un corps qui tend à l'accroissement trouve un obstacle insurmontable aux mouvements qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuisent ses forces ou retardent leur progrès. Il était moins à l'étroit, moins

1. Les philosophes. N'oublions pas que depuis l'aventure avec Mme d'Houdetot, la rupture avec Mme d'Epinay et la brouille avec Diderot, Rousseau était au plus mal avec tout le parti philosophique.

2. Les Caraïbes. Toujours la même admiration pour les sauvages, qui posséderaient, d'après Rousseau, toutes les perfections.

3. L'écoulement. Cette citation si concluante est empruntée à l'*Histoire naturelle* de Pline.

gêné, moins comprimé dans l'amnios qu'il n'est dans ses langes; je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, et altérer sa constitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes sont tous grands, forts, bien proportionnés[1]. Les pays où l'on emmaillotte les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce. De peur que les corps ne se déforment par des mouvements libres, on se hâte de les déformer en les mettant en presse. On les rendrait volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourrait-elle ne pas influer sur leur humeur ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur et de peine : ils ne trouvent qu'obstacle à tous les mouvements dont ils ont besoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, sont des pleurs[2]? Je le crois bien : vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes; les premiers traitements qu'ils éprouvent sont des tourments. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviraient-ils pas pour se plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites : ainsi garrottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable? d'un usage dénaturé. Depuis que les mères, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfants[3], il a fallu les con-

1. Bien proportionnés. Tout cela est excellent. On peut dire que Rousseau a préludé à l'affranchissement politique de l'homme par l'affranchissement physique de l'enfant. Il renvoie ici le lecteur à un texte de Buffon qu'il cite plus loin. (V. note 4 de la p. 28.)

2. Des pleurs. On connaît la déclamation éloquente de Lucrèce, que nous citons plus bas (voir note 3 du livre II). Quoi qu'en dise le poète latin, ce n'est pas parce que l'enfant prévoit les maux à venir qu'il vagit, mais parce qu'il souffre dans le présent; Rousseau se montre ici beaucoup plus pratique et en même temps plus philosophe que le pessimiste Lucrèce.

3. Nourrir leurs enfants. Plutarque avait déjà dit dans son *Traité*

fier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi mères d'enfants étrangers pour qui la nature ne leur disait rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté: mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin, sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe, au surplus, qu'il périsse ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps; et, quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces mères qui, débarrassées de leurs enfants, se livrent gaiement aux amusements de la ville, savent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village? Au moindre tracas qui survient, on les suspend à un clou comme un paquet de hardes; et tandis que, sans se presser, la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation avaient le visage violet; la poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontait à la tête; et l'on croyait le patient fort tranquille, parce qu'il n'avait pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut rester en cet état sans perdre la vie, mais je doute que cela puisse aller fort loin. Voilà, je pense, une des plus grandes commodités du maillot[1].

de l'éducation des enfants : « Je dis doncques, qu'il est besoing que les mères nourrissent de laict leurs enfans, et qu'elles-mêmes leur donnent la mammelle, car elles les nourriront avec plus d'affection, plus de soing et de diligence, comme celles qui les aimeront plus du dedans, et comme l'on dit en commun proverbe : *Dès les tendres ongles.* Là où les nourisses et gouvernantes n'ont qu'une amour supposée et non naturelle, comme celles qui aiment pour un loyer mercenaire. La nature mesme nous monstre que les mères sont tenues d'allaicter et nourrir elles-mesmes ce qu'elles ont enfanté : car à ceste fin elle a donné à toute sorte de beste qui fait des petits la nourriture du laict. Les mères elles-mêmes en auront plus de charité et plus d'amour envers leurs propres enfans, et non sans grande raison certes : car d'avoir esté nourris ensemble, est comme un lien qui estrainct, ou un tour qui roidit la bienveillance : tellement que nous voyons jusques aux bestes brutes, qu'elles ont regret quand on les sépare de celles avec qui elles ont esté nourries. »

1. MAILLOT. On comprend le sens tragique de ce trait qui termine l'alinéa. Il renferme une allusion à ces infanticides déguisés, pratiqués par ces mauvaises nourrices, que le peuple, dans son langage énergique et figuré, appelle *les faiseuses d'anges.*

On prétend que les enfants en liberté pourraient prendre de mauvaises situations, et se donner des mouvements capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est là un de ces vains raisonnements de notre fausse sagesse, et que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfants qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie : ils ne sauraient donner à leurs mouvements la force qui peut les rendre dangereux ; et quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens ni des chats : voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence? Les enfants sont plus lourds; d'accord: mais à proportion ils sont aussi plus faibles. A peine peuvent-ils se mouvoir; comment s'estropieraient-ils? Si on les étendait sur le dos, ils mourraient dans cette situation, comme la tortue, sans pouvoir jamais se retourner.

Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfants, les femmes cessent d'en vouloir faire : la conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout à fait ; on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, et l'on tourne au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajouté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie et les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces : elle n'aura pas beaucoup changé d'habitants[1].

J'ai vu quelquefois le petit manège des jeunes femmes

1. D'HABITANTS. Voilà un de ces traits trop ordinaires à la misanthropie de Rousseau, qui font que, même lorsqu'il a raison, il donne à des vérités évidentes l'apparence de paradoxes insupportables. On a appelé quelquefois Rousseau du nom de sophiste et on a eu bien tort. Le sophiste est celui qui donne à l'erreur les couleurs de la vérité, et notre auteur fait le plus souvent le contraire.

qui feignent de vouloir nourrir des enfants. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les médecins[1], surtout les mères. Un mari qui oserait consentir que sa femme nourrît son enfant serait un homme perdu ; l'on en ferait un assassin qui veut se défaire d'elle. Maris prudents, il faut immoler à la paix l'amour paternel. Heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres ! Plus heureux si le temps que celles-ci gagnent n'est pas destiné pour d'autres que vous !

Le devoir des femmes n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre. Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au souhait des femmes ; et pour moi, je penserais bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé que d'une mère gâtée, s'il avait quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique ? Et l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes même, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du sien est une mauvaise mère : comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature : et l'enfant mal soigné aura le temps de périr cent fois avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devrait ôter à toute femme sensible[2] le courage de

1. LES MÉDECINS. « La ligue des femmes et des médecins m'a toujours paru l'une des plus plaisantes singularités de Paris. C'est par les femmes que les médecins acquièrent leur réputation, et c'est par les médecins que les femmes font leurs volontés. On se doute bien par là quelle est la sorte d'habileté qu'il faut à un médecin de Paris pour devenir célèbre. » (*Note de Rousseau.*)

2. SENSIBLE. On sait combien cette épithète se retrouve fréquemment sous la plume de Rousseau. Depuis l'apparition de la *Julie* (*La nouvelle Héloïse*), l'homme sensible devint ce qu'a-

faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mère, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir : car, où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas l'attachement d'un fils[1] ?

La manière dont on remédie à cet inconvénient est d'inspirer aux enfants du mépris pour leurs nourrices, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années il ne la voit plus, il ne la connaît plus. La mère, qui croit se substituer à elle et réparer sa négligence par sa cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Combien j'insisterais sur ce point, s'il était moins décourageant de rebattre en vain des sujets utiles ! Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? Commencez par les mères ; vous serez étonné des changements que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants ; il n'y a point de résidence dans les familles ;

vait été l'honnête homme au dix-septième siècle, une sorte de type ou d'idéal dont chacun prétendait être comme une copie. Les Jacobins, et en particulier Robespierre et Saint-Just, useront autant de cet adjectif que Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne*, ou que Xavier de Maistre, l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste*.

1. D'un fils. Tout le monde connaît la tendresse filiale que d'Alembert, fils naturel de M^me de Tencin et abandonné par cette femme spirituelle mais peu estimable, garda toute sa vie à la femme du vitrier qui l'avait élevé et qu'il appelait « sa vraie mère. »

l'habitude ne renforce plus les liens du sang; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs; tous se connaissent à peine, comment s'aimeraient-ils[1]? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude il faut bien aller s'égayer ailleurs[2].

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer[3] d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'Etat va se repeupler : ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants, qu'on croit importun, devient agréable; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il resserre entre eux le lien congugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris[4].

1. S'AIMERAIENT-ILS. Cf. Lamennais: « Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms? »

2. AILLEURS. Tout cela est admirable, d'une vérité à la fois douce et forte et singulièrement pénétrante. A ce tableau si vrai de la maison sans mère et sans enfants, on peut opposer comme contraste le tableau des foyers flamands, tracé par Michelet : « Il y a peu d'air et peu de soleil sous ces étages qui surplombent, et pourtant la Flamande trouve encore le moyen d'y élever une pâle fleur. Il n'importe guère que la maison soit sombre, l'homme ne peut s'en apercevoir, il est près des siens, son cœur chante... Qu'a-t-il besoin de la nature? Dans quelle campagne verrait-il plus de soleil que dans les yeux de sa femme et de ses enfants? — La famille, le foyer, c'est l'amour. »

3. SE RÉFORMER. « Cette année-là (l'année du désastre de Lisbonne), c'est bien plus que Lisbonne, c'est le monde qui s'écroule. La religion et l'Etat, les mœurs et les lois, tout périt... Et la famille, où est-elle? l'amour? l'enfant même, l'avenir?... Que faut-il penser d'un monde où finit l'amour maternel? — Et c'est toi, pauvre ouvrier ignorant, seul, abandonné, haï des philosophes, haï des dévots, toi, malade en plein hiver, mourant sous la neige, dans ton pavillon tout ouvert de Montmorency, toi qui veux résister seul, écrire (l'encre gèle à ta plume), réclamer contre la mort... Il était vraiment difficile, même pour un homme moins cruellement maltraité du sort, de tirer le pied du sable mobile, de la boue profonde où tout allait s'enfonçant...Et pourtant ce faible souffle sorti d'une poitrine d'homme, cette mélodie échappée du cœur du pauvre musicien nous ressuscita. La France est remuée dans ses profondeurs, l'Europe en est toute changée... Les philosophes eux-mêmes vont, malgré eux, par la voie simple du pauvre vicaire savoyard. » (MICHELET, *Histoire de la Révolution*, introduction.)

4. MARIS. Fénelon avait déjà vu cette vérité que les hommes sont ce

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramène jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être mères; elles ne le seront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudraient, à peine le pourraient-elles; aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune aurait à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné, et que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode et les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter[1] par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent ! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, et sur des observations que je n'ai jamais vues démenties, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfants, l'estime et le respect du public, d'heureuses couches sans accident et sans suite, une santé ferme et vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, et citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mère, point d'enfant. Entre eux les devoirs

que les femmes les font : « Les hommes qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs délibérations, établir un bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter. Le monde n'est que l'assemblage de toutes les familles. Et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes ?... Les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Les enfants, qui seront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils si les mères les gâtent dès leurs premières années ?... Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé. » (*De l'éducation des filles.*)

1. Augmenter. On sait que cet appel ne resta pas sans écho. « L'*Emile*, dit Michelet, eut une très belle et attendrissante influence dans les pages aux jeunes mères sur leur devoir d'allaitement. Elles furent touchées au cœur, ramenées aux pauvres petits; elles trouvèrent ce devoir non doux seulement, mais gracieux. » M. Jules Steeg dit de son côté : « La voix de Rousseau fut entendue ; l'allaitement qu'on repoussait comme vulgaire et ennuyeux, devint une mode ; les grandes dames se piquaient de revenir à la nature, et l'on amenait les bébés au dessert pour une représentation de nourrissage. »

sont réciproques; et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude et les soins, elle s'éteint dans les premières années, et le cœur meurt pour ainsi dire avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mère, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole, qu'elle augmente et nourrit sa faiblesse pour l'empêcher de la sentir, et qu'espérant le soustraire aux lois de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidents et de périls sur sa tête, et combien c'est une précaution barbare de prolonger la faiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis[1], pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle et claire. Les mères cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfants dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance; elles ouvrent leurs portes aux maux de toute espèce dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands[2].

1. THÉTIS. Dans l'édition de La Haye (chez l'éditeur Jean Neaulme), édition originale et que nous suivons le plus souvent, la figure qui se rapporte au premier livre et qui sert de frontispice à tout l'ouvrage représente Thétis plongeant son fils dans le Styx pour le rendre invulnérable. — C'est l'expression figurée de ce principe de l'endurcissement que Rousseau avait emprunté à Locke.

2. ETANT GRANDS. Il est à remarquer qu'un an avant la publication de l'*Emile*, un médecin renommé (Dessarts) avait fait paraître un *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge* (in-12, Paris, chez Th. Hérissant, 1760), dans lequel il fait sentir avec beaucoup de force, et même avec quelque talent dans le style, les dangers de l'emmaillotage pour les enfants, des précautions et des soins trop multipliés qu'on prend pour leur épargner quelque douleur, et généralement toutes les suites funestes d'une éducation molle et sédentaire. Les faits et les observations dont il s'appuie sont à peu près les mêmes que dans l'*Emile*. Précédemment encore Buffon avait présenté, tant sur l'allaitement maternel que sur les effets du maillot, absolument les mêmes idées. Enfin tout ce système d'éducation première n'est pas moins positivement établi, et a même un éclat poétique assez remarquable, dans un poème latin de Sainte-Marthe, imprimé en 1698 et intitulé *Pedotrophia*. Mais, comme le disait Buffon lui-même : « Oui, nous avons dit tout cela; mais M. Rousseau seul le commande et se fait obéir. »

Au reste, il paraît qu'à l'époque où Rousseau écrivait son *Emile*, toutes les questions qui se rattachent à l'éducation de la première enfance oc-

Observez la nature, et suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfants; elle endurcit leur tempérament par des épreuves de toute espèce; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur[1]. Les dents qui percent leur donnent la fièvre; des coliques aiguës leur donnent des convulsions; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, et causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie et danger : la moitié des enfants qui naissent périt avant la huitième année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces; et sitôt qu'il peut user de la vie, le principe en devient plus assuré.

Voilà la règle de la nature. Pourquoi la contrariez-vous? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage, vous empêchez l'effet de ses soins? Faire au dehors ce qu'elle fait au dedans, c'est, selon vous, redoubler le danger; et au contraire c'est y faire diversion, c'est l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfants élevés délicatement[2] que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leurs corps aux intempéries des

cupaient les meilleurs esprits, et leurs méditations les amenaient tous aux mêmes résultats. La Société des sciences de Harlem avait proposé sur ces questions un prix qui fut remporté par un Genevois nommé Ballexerd, dont l'ouvrage fut publié à Paris, sous le titre de *Dissertation sur l'éducation physique des enfants*, in-8°, et parut dans la même année que l'*Emile*. L'entière conformité de vues et de principes put faire croire à Rousseau que cet ouvrage était le résultat d'un larcin qu'on lui avait fait, et il le dit nettement au livre XI de ses *Confessions*. Nous n'avons pas été à portée de vérifier le fait; mais la conformité, fût-elle aussi grande qu'elle peut l'être, peut s'expliquer autrement que par un plagiat, puisque d'autres ouvrages antérieurs présentaient absolument les mêmes idées. (*Note de Petitain.*)

1. DOULEUR. Voyez, sur les douleurs et les misères qui assiègent la première enfance, nos *Morceaux choisis de Buffon*, p. 50.

2. DÉLICATEMENT. Cela est possible; cependant il ne faut pas exagérer la théorie de Rousseau : il est tel enfant qui ne se prêterait pas à ces essais d'éducation spartiate; il faut se garder, en certains cas, d'aider même involontairement à cette mortalité résultant de la faiblesse des organes et que Darwin appelle la sélection naturelle. Mme de Sévigné était dans le vrai quand elle écrivait : « Si votre fils est bien fort, l'éducation rustaude est la bonne; mais s'il est délicat, je pense qu'en voulant le faire robuste on le fait mort. »

saisons, des climats, des éléments, à la faim, à la soif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise, on lui donne celle qu'on veut, sans danger; mais quand une fois il est dans sa consistance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changements que ne supporterait pas un homme : les fibres du premier, molles et flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuste sans exposer sa vie et sa santé; et quand il y aurait quelque risque, encore ne faudrait-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejeter sur le temps de sa durée où ils sont le moins désavantageux?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coûtés; à la perte de sa vie se joint en lui le sentiment de la mort. C'est donc surtout à l'avenir qu'il faut songer en veillant à sa conservation; c'est contre les maux de la jeunesse qu'il faut l'armer avant qu'il y soit parvenu : car si le prix de la vie augmente jusqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'est-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant sur l'âge de raison! Sont-ce là les leçons du maître?

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps. Le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connaître dans son enfance que les maux physiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, et qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte [1]; il n'y a guère que celles de l'âme qui produisent le désespoir [2]. Nous plaignons le sort de l'en-

1. LA GOUTTE. Cette remarque n'est pas exacte : il y a des suicides causés par l'excès des douleurs physiques aussi bien que par l'excès des douleurs morales.

2. LE DÉSESPOIR. Voir contre le suicide l'admirable lettre de milord Edouard à Saint-Preux, dans la *Nouvelle Héloïse*, IIIe partie, lettre XXII.

fance, et c'est le nôtre qu'il faudrait plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous[1].

En naissant, un enfant crie, sa première enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'apaiser; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous en exigeons ce qu'il nous plaît; ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous le soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres ou qu'il en reçoive. Ainsi ses premières idées sont celles d'empire et de servitude. Avant de savoir parler il commande; avant de pouvoir agir il obéit; et quelquefois on le châtie avant qu'il puisse connaître ses fautes, ou plutôt en commettre. C'est ainsi qu'on verse de bonne heure dans son jeune cœur les passions qu'on impute ensuite à la nature, et qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel.

Un enfant passe six ou sept ans de cette manière entre les mains des femmes, victime de leur caprice et du sien; et après lui avoir fait apprendre ceci et cela, c'est-à-dire après avoir chargé sa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre[2], ou de choses qui ne lui sont bonnes à rien; après avoir étouffé le naturel par les passions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un précepteur, lequel achève de développer les germes artificiels qu'il trouve déjà tout formés, et lui apprend tout, hors à se connaître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. Enfin, quand cet enfant, esclave et tyran, plein de science et dépourvu de sens, également débile de corps et d'âme, est jeté dans le monde, en y montrant son ineptie, son orgueil et tous ses

1. De nous. Cf. Buffon : « Dans l'homme, l'imagination fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour son malheur. »

2. Entendre. Rousseau, aussi bien que Locke, en veut beaucoup aux exercices de mémoire; nous croyons qu'ils se trompent tous deux sur ce point; la mémoire est la première faculté qui se développe chez l'enfant; ce qu'on apprend à cet âge reste toujours. Qu'importe que l'enfant ne comprenne pas immédiatement le sens de tous les mots qu'il emmagasine ainsi dans sa mémoire? Il le comprendra plus tard, quand la raison sera développée. Dans l'enfance, on ne peut faire appel à la raison, parce qu'elle n'existe pas encore, et c'est ce que Rousseau proclamera lui-même plus loin.

vices, il fait déplorer la misère et la perversité humaines. On se trompe; c'est là l'homme de nos fantaisies : celui de la nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle, conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Sitôt qu'il naît, emparez-vous de lui, et ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur système; que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde; car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle [1].

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs..... Ah! les devoirs, sans doute le dernier est celui de père [2]! Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille; mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de santé pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur [3]. Les enfants, éloi-

1. AU ZÈLE. Ceci est un paradoxe. D'abord, qu'est-ce que d'être à la fois judicieux et borné? Il semble qu'en matière d'éducation où la moindre faute de la part du précepteur a souvent les plus fâcheuses conséquenses, être borné, c'est en même temps manquer de discernement. De plus, pourquoi Rousseau veut-il qu'un précepteur, qu'il suppose avoir du talent, manque de zèle? Même en admettant cette supposition injurieuse que le maître n'aura ni dévouement ni affection, il s'intéressera du moins aux progrès de son élève, ne fût-ce que par amour-propre, et parce qu'après tout cette éducation est son œuvre à lui et doit lui être imputée à mérite ou à démérite.

2. DE PÈRE. « Quand on lit dans Plutarque que Caton le Censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau et avec un tel soin qu'il quittait tout pour être présent quand la nourrice, c'est-à-dire la mère, le remuait et le lavait; quand on lit dans Suétone qu'Auguste, maître du monde qu'il avait conquis et qu'il régissait lui même, enseignait lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les éléments des sciences, et qu'il les avait sans cesse autour de lui; on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce temps-là, qui s'amusaient de pareilles niaiseries; trop bornés sans doute pour savoir vaquer aux grandes affaires des grands hommes de nos jours. » (*Note de Rousseau.*)

3. PRÉCEPTEUR. Ces deux choses n'ont aucune corrélation entre elles. Il se peut que la mère ait vraiment trop peu de santé pour être nourrice. Rousseau obligera-t-il cette mère à nourrir, c.-à-d. à empoisonner son enfant en se condamnant elle-même à la phtisie? Il se peut que la mère soit une bonne nourrice, mais que le père ait trop d'affaires au dehors pour être le précepteur de ses enfants. Rousseau

gnés, dispersés dans des pensions, dans des couvents, dans des collèges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou, pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les frères et les sœurs se connaîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entre eux ; ils se traiteront en étrangers. Sitôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parents, sitôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela ?

Un père, quand il engendre et nourrit des enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce ; il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette et ne le fait pas est coupable, et plus coupable peut-être quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé[1].

Mais que fait cet homme riche, ce père de famille si affairé, et forcé, selon lui, de laisser ses enfants à l'abandon? il paye un autre homme pour remplir ces soins qui

condamnera-t-il ce père à la misère, l'obligeant à faire ce métier de précepteur domestique qui ne le nourrira ni lui ni ses enfants, et auquel d'ailleurs il se peut qu'il ne soit nullement préparé? Car enfin le métier de précepteur est comme tous les autres, il demande un apprentissage. Ne vaut-il pas mieux que le père fasse le métier auquel il est propre, et, sur le salaire qu'il reçoit de la société en prélève une partie pour payer les services du précepteur? La loi de jour en jour plus impérieuse de la division du travail dans l'ordre économique n'exige-t-elle pas qu'il en soit ainsi?

1. Consolé. Cf. les *Confessions*, l. XII, à l'année 1762 : « Le parti que j'avais pris à l'égard de mes enfants, quelque bien raisonné qu'il m'eût paru, ne m'avait pas toujours laissé le cœur tranquille. En méditant mon *Traité de l'éducation*, je sentis que j'avais négligé des devoirs dont rien ne pouvait me dispenser. Le remords enfin devint si vif qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute au commencement de l'*Emile;* et le trait est si clair qu'après un tel passage il est surprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. » Voir, sur ce triste sujet, le livre VIII des *Confessions*, aux années 1750-1752.

lui sont à charge. Ame vénale[1], crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerais, et celle-là seule en suppose beaucoup d'autres, c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élèvera mon enfant? Je te l'ai déjà dit, toi-même. Je ne le peux. Tu ne le peux!... Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur! ô quelle âme sublime!... en vérité, pour faire un homme, il faut être ou père ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires[2].

Plus on y pense, plus on aperçoit de nouvelles difficultés. Il faudrait que le gouverneur eût été élevé pour son élève, que ses domestiques eussent été élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer; il faudrait d'éducation en éducation remonter jusqu'on ne sait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même?

Ce rare mortel est-il introuvable? Je l'ignore. En ces temps d'avilissement, qui sait à quel point de vertu peut

1. AME VÉNALE. Voici une apostrophe qui n'a aucun sens. *Vénal*, en bon français, signifie : *qui agit pour de l'argent*. Or le père dont parle ici Rousseau, est celui qui salarie et non celui qui est salarié. S'il y avait quelqu'un de vénal en cette affaire, ce serait le précepteur. Mais celui-ci est vénal exactement au même degré que les autres membres de la société.

2. MERCENAIRE. Pourquoi pas? Toutes les fonctions ne sont-elles pas confiées à des mercenaires, ou, en d'autres termes, à des salariés? Dans la société, qui repose sur un échange de services, qui donc n'est pas un salarié? Sauf les mendiants et les voleurs, tout le monde est salarié, depuis le roi (dans un état constitutionnel), ou le président de la république qui reçoivent une liste civile votée par les chambres jusqu'au journalier, au terrassier et au casseur de pierres. La honte ne consiste pas à recevoir un salaire, mais au contraire à ne pas mériter d'en recevoir, c.-à-d. à ne rendre à la société aucun service, puisque tout service s'échange contre un autre service, qui est, en dernière analyse, un salaire. (Voir, sur ce sujet, les *Harmonies économiques*, de Frédéric Bastiat.)

atteindre encore une âme humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un père qui sentirait tout le prix d'un bon gouverneur prendrait le parti de s'en passer; car il mettrait plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami, qu'il élève son fils pour l'être; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, et la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connais que le rang m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute; mais, loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avais accepté son offre, et que j'eusse erré dans ma méthode, c'était une éducation manquée: si j'avais réussi, c'eût été bien pis; son fils aurait renié son titre, il n'eût plus voulu être prince[1].

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, et je sens trop mon incapacité, pour accepter jamais un pareil emploi, de quelque part qu'il me soit offert; et l'intérêt de l'amitié même ne serait pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens seront tentés de me faire cette offre; et je prie ceux qui pourraient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant essai de ce métier pour être assuré que je n'y suis pas propre; et mon état m'en dispenserait, quand mes talents m'en rendraient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paraissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincère et fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée : à l'exemple de tant

1. PRINCE. Mais seulement homme et citoyen. — On sait que Rousseau avait été précepteur à Lyon chez le grand-prévôt de Mably, mais il n'avait pas pris goût au métier. — Diderot, à une époque où il s'évanouissait quelquefois d'inanition, avait accepté une place de précepteur chez un financier; il n'y put tenir plus de trois mois. « Je fais de vos enfants des hommes, dit-il au père de ses élèves, mais chaque jour je deviens un enfant avec eux. » On offrit de doubler ses appointements: « Non, dit-il, l'objet de mes désirs n'est pas de vivre mieux, mais de ne pas mourir. » Et il reprit sa liberté.

d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume; et au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que, dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, et que, faute de détails et d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un élève imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connaissances et tous les talents convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paraît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car, dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son élève, il sentira bientôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance et la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devait sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvaient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, et j'ai fait voir dans des détails très étendus comment ce que j'établissais pouvait être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile, parce que mes premières maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon élève, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un

enfant ordinaire; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paraît plus fréquemment sur la scène; et vers les derniers temps je ne le perds plus un moment de vue, jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon gouverneur; je les suppose, et je me suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage on verra de quelle libéralité j'use envers moi.

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le gouverneur d'un enfant doit être jeune, et même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrais qu'il fût lui-même enfant, s'il était possible; qu'il pût devenir le compagnon de son élève, et s'attirer sa confiance en partageant ses amusements. Il n'y a pas assez de choses communes entre l'enfance et l'âge mûr, pour qu'il se forme jamais un attachement bien solide à cette distance. Les enfants flattent quelquefois les vieillards, mais ils ne les aiment jamais[1].

On voudrait que le gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop; un même homme n'en peut faire qu'une: s'il en fallait deux pour réussir, de quel droit entreprendrait-on la première?

Avec plus d'expérience on saurait mieux faire, mais on ne le pourrait plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines ne tente point de s'y rengager; et s'il l'a mal rempli la première fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un gouverneur à votre fils déjà

1. Jamais. Cette idée était aussi celle de l'abbé Fleury, qui veut « que le maître soit bien fait de sa personne, parlant bien, d'un visage agréable. Le peu de soin de s'accommoder en ceci à la faiblesse des enfants, fait qu'il reste à la plupart de l'aversion de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, maussades ou chagrins. » C'est dans le même esprit que Fénelon demande « que la sagesse se montre à l'enfant avec un visage riant, » et qu'il ajoute : « Il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant. » (*Education des filles*, ch. v.)

tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque lustre peut changer d'élève; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le précepteur du gouverneur: autre folie! Distinguez-vous le disciple de l'élève? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfants : c'est celle des devoirs de l'homme. Cette science est une; et quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perses, elle ne se partage pas. Au reste, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science, parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner des préceptes : il doit les faire trouver.

S'il faut choisir avec tant de soin le gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son élève, surtout quand il s'agit d'un modèle à proposer. Ce choix ne peut tomber ni sur le génie ni sur le caractère de l'enfant, qu'on ne connaît qu'à la fin de l'ouvrage, et que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrais choisir, je ne prendrais qu'un esprit commun, tel que je suppose mon élève. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit seule servir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élèvent malgré qu'on en ait.

Le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes; ils ne sont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés[1]. Dans les climats extrêmes le désavantage est visible. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours; et celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre est forcé de faire le double du chemin que fait pour arriver au même terme celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant d'un pays tempéré parcoure successivement les deux extrêmes, son avantage est encore évident; car, bien qu'il soit autant modifié que celui qui va d'un

1. TEMPÉRÉS. Rousseau paraît avoir été très préoccupé de l'influence des climats. Il semble avoir emprunté cet ordre de considérations à Montesquieu (voir le livre XIV de l'*Esprit des lois*). Il en a fait une application fort remarquable dans un de ses ouvrages les moins connus et les plus dignes de l'être : *L'Essai sur l'origine des langues et sur le principe de la mélodie.*

extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de sa constitution naturelle. Un Français vit en Guinée et en Laponie; mais un nègre ne vivra pas de même à Tornea, ni un Samoïède au Benin. Il paraît encore que l'organisation du cerveau est moins parfaite aux deux extrêmes. Les nègres ni les Lapons n'ont pas le sens des Européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée; en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat; dans le Midi ils consomment peu sur un sol fertile. De là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux et les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres et les riches. Les premiers habitent le sol ingrat, et les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation[1]; celle de son état est forcée; il n'en saurait avoir d'autre; au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état est celle qui lui convient le moins et pour lui-même et pour la société. D'ailleurs, l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or, il est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche qu'un riche pour être pauvre; car, à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche; nous serons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même[2].

1. D'ÉDUCATION. Rousseau entend que la pauvreté est une assez rude maîtresse, pour que le pauvre n'ait pas besoin d'un autre apprentissage de la vie que celui de son état de pauvre. — Mais, dans une société démocratique, où les pauvres sont civilement et politiquement égaux aux riches, les uns comme les autres ont besoin d'une éducation qui leur permette d'exercer les droits du citoyen et d'en accomplir les devoirs. De plus, dans une société industrielle, le pauvre, pouvant sortir de sa pauvreté par le travail et l'épargne, a besoin d'une éducation professionnelle qui le mette en état de faire produire à son travail la plus grande somme d'utilité possible, pour lui-même et pour la communauté.

2. DE LUI-MÊME. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure. Sans doute la pauvreté fait quelquefois des hommes, mais quelquefois elle les défait. « Pauvreté empêche les bons esprits de parvenir, » disait Bernard Palissy, qui est parvenu pourtant à l'immortalité. Cela dépend de l'énergie personnelle et aussi de l'influence des milieux.

Par la même raison je ne serai pas fâché qu'Emile ait de la naissance. Ce sera toujours une victime arrachée au préjugé [1].

Emile est orphelin [2]. Il n'importe qu'il ait son père et sa mère. Chargé de leurs devoirs, je succède à tous leurs droits. Il doit honorer ses parents, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'est ma première ou plutôt ma seule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en est qu'une suite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre consentement. Cette clause est essentielle, et je voudrais même que l'élève et le gouverneur se regardassent tellement comme inséparables, que le sort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Sitôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, sitôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le sont déjà; chacun fait son petit système à part; et tous deux, occupés du temps où ils ne seront plus ensemble, n'y restent qu'à contre-cœur. Le disciple ne regarde le maître que comme l'enseigne et le fléau de l'enfance: le maître ne regarde le disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre ; et comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant passer leurs jours ensemble [3], il leur importe de se faire aimer l'un de

1. AU PRÉJUGÉ. Rousseau lui-même n'obéit-il pas à son insu à ce préjugé, en souhaitant que son élève ait de la naissance?

2. EST ORPHELIN. On voit que Rousseau se facilite singulièrement sa tâche de précepteur. Il commence par supprimer d'un trait de plume le père et la mère, et un peu plus loin, il supposera Emile fils unique. C'est en effet un moyen assuré pour ne pas être dérangé par l'intervention de la famille dans la logique de ses combinaisons. Mais voilà bien des suppositions : Français, riche, noble, orphelin de père et de mère, n'ayant ni frère ni sœur. Et ceux qui ne remplissent aucune de ces conditions, comment les élèvera-t-on?

3. ENSEMBLE. Croit-on que deux personnes, et deux personnes de même sexe, que Rousseau suppose rivées l'une à l'autre par une chaîne indissoluble, se supporteront plus aisément que si elles ne sont réunies que par un consentement toujours révocable? Entre le précepteur et l'élève, nous réclamons, contre l'auteur de l'*Emile*, la possibilité du divorce.

l'autre, et par cela même ils se deviennent chers. L'élève ne rougit point de suivre dans son enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le gouverneur prend intérêt à des soins dont il doit recueillir le fruit, et tout le mérite qu'il donne à son élève est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité fait d'avance suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux et sain. Un père n'a point de choix et ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ses enfants sont également ses enfants; il leur doit à tous les mêmes soins et la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissants ou robustes, chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient; et le mariage[1] est un contrat fait avec la nature aussi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un élève infirme et valétudinaire change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade; il perd à soigner une vie inutile le temps qu'il destinait à en augmenter le prix : il s'expose à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura longtemps conservé.

Je ne me chargerais pas d'un enfant maladif et cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même et aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, et dont le corps nuise à l'éducation de l'âme. Que ferais-je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société

1. LE MARIAGE. Ce paragraphe est excellent et les devoirs de la paternité sont marqués ici avec beaucoup de force. Ce qui rend ces devoirs faciles à accomplir, c'est l'amour des enfants, amour instinctif avant d'être réfléchi. En effet, les sentiments de la famille n'ont leur première origine ni dans le devoir ni dans l'intérêt, mais dans l'instinct. Dans la famille, celui qui est le plus aimé, n'est pas celui qui a rendu ou qui peut rendre le plus de services, mais celui qui réclame le plus de sacrifices et qui est le moins capable de payer de retour, c.-à-d. l'enfant; et s'il est, parmi les enfants, un petit être malade, infirme, disgracié par la nature, c'est celui-là qui sera le favori : ainsi le veut l'auteur des êtres.

et lui ôter deux hommes pour un? Qu'un autre à mon défaut se charge de cet infirme, j'y consens, et j'approuve sa charité; mais mon talent à moi n'est pas celui-là : je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'âme: un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions; elle exténue aussi le corps à la longue: les macérations, les jeûnes, produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire[1].

Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux[2] aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes; la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort: s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs et désœuvrés, qui, ne

1. LES SATISFAIRE. Voici encore une grande vérité. Les désordres de la passion résultent plus souvent de l'impuissance que de l'excès de force. Ces désordres ne sont que des névroses, qui supposent l'anémie, la débilité du système musculaire, etc. Les athlètes ne peuplent guère les maisons de fous et ont même rarement des passions violentes.

2. PLUS PERNICIEUX. Cette diatribe contre les médecins, qui nous étonne d'abord, n'a cependant rien que de fort naturel de la part d'un auteur qui admire à l'excès l'éducation spartiate et la constitution de Lycurgue. Rousseau ne serait pas éloigné de penser que les valétudinaires et les infirmes seraient mieux à leur place au fond du gouffre de la Céada, que dans la société qui doit être composée d'hommes forts et valides. Dès lors, à quoi bon les médecins? — Il écrit dans le *Discours sur l'inégalité*, en faisant l'éloge de la vie que mènent les sauvages dans les forêts immenses que la cognée ne mutila jamais. « La nature en use précisément avec eux comme la loi de Sparte envers les enfants des citoyens; elle rend forts et robustes ceux qui sont bien constitués, et fait périr tous les autres : différente en cela de nos sociétés, où l'Etat, en rendant les enfants onéreux aux pères, les tue indistinctement avant leur naissance. »

sachant que faire de leur temps, le passent à se conserver. S'ils avaient eu le malheur de naître immortels, ils seraient les plus misérables des êtres : une vie qu'ils n'auraient jamais peur de perdre ne serait pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les menacent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la médecine. Mon objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, et qu'en cherchant une vérité on la trouve[1]. Ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère par la mort de cent malades qu'il a tués, et l'utilité d'une vérité découverte par le tort que font les erreurs qui passent en même temps. La science qui instruit et la médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute; mais la science qui trompe[2] et la médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions

1. ON LA TROUVE. Tout cela n'est que trop conforme aux théories du fameux *Discours sur les sciences et les arts* (1749) dont voici les propositions les plus paradoxales: « Nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés vers leur perfection.— Le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés.— L'astronomie est née de la superstition, l'éloquence de l'ambition... Toutes les sciences, et la morale même, de l'orgueil humain : les sciences et les arts doivent donc leur naissance à nos vices. — L'imprimerie, cause de désordres affreux et toujours croissants en Europe, est l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. »

2. QUI TROMPE. Rousseau développe les mêmes idées dans la préface de sa comédie de *Narcisse* (1752). -- « Les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples à mesure que le goût de l'étude et des lettres s'est répandu parmi eux... La source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines et trompeuses connaissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée et de mépris. »

jamais par la main du médecin : ces deux abstinences seraient sages; on gagnerait évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure : mais qu'elle vienne donc sans le médecin; car, tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer du secours de l'art[1].

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi; il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance; il use la vie au lieu de la prolonger, et quand il la prolongerait, ce serait encore au préjudice de l'espèce, puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, et à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connaissance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui se croirait invulnérable n'aurait peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le poète lui ôte le mérite de la valeur; tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage, cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, et où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, et meurt en paix. Ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, les prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur et lui font désapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un élève qui n'ait pas besoin de

1. DE L'ART. Bernardin de Saint-Pierre, dans le préambule de l'*Arcadie*, nous apprend que Rousseau lui dit un jour : « Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur les médecins : il n'y a pas d'état qui demande autant d'études que le leur. Par tout pays, ce sont les hommes les plus véritablement savants. » Michelet a répété plusieurs fois la même idée : « Les médecins, dit-il, première classe de France incontestablement la plus éclairée. »

tous ces gens-là, ou je le refuse. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage; je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avait passé une partie de sa vie à l'étude de la médecine[1], recommande fortement de ne jamais droguer[2] les enfants, ni par précaution, ni pour de légères incommodités. J'irai plus loin, et je déclare que, n'appelant jamais de médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Émile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je sais bien que le médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelé trop tard; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit : que le médecin triomphe; mais surtout qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité.

Faute de savoir se guérir, que l'enfant sache être malade : cet art supplée à l'autre, et souvent réussit beaucoup mieux; c'est l'art de la nature. Quand l'animal est malade, il souffre en silence et se tient coi : or on ne voit pas plus d'animaux languissants que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, et surtout les remèdes, ont tué de gens que leur maladie aurait épargnés, et que le temps seul aurait guéris! On me dira que les animaux, vivant d'une manière plus conforme à la nature, doivent être sujets à moins de maux que nous. Eh bien! cette manière de vivre est précisément celle que je veux donner à mon élève; il en doit donc tirer le même profit.

1. MÉDECINE. Coste, le traducteur de Locke, dit dans son édition de 1721: « Quoique M. Locke n'ait jamais pratiqué la médecine, il en avait fait une étude particulière, et avec tant de succès, que le fameux docteur Sydenham se glorifie de l'approbation que M. Locke avait donnée à sa méthode de traiter les maladies. Il l'avait, dit-il, examinée avec la dernière précision. »

2. DROGUER. En effet, Locke recommande au paragraphe 30 de l'*Éducation des enfants*, de n'user que fort modérément des potions des apothicaires; il soutient que les maladies ordinaires des enfants se guérissent par la diète, c'est-à-dire par la suppression de la viande dans l'alimentation, et surtout par le repos et le sommeil; il soutient que les remèdes précipités, surtout pour les enfants dont la complexion est délicate, changent les simples indispositions en violentes maladies. Surtout il ne veut pas de la saignée, et il se défie des purgations; cependant il recommande le quinquina en cas de fièvre. (Voir la *Méthode observée pour l'éducation des enfants de France*, à la suite du *Traité d'éducation*.)

La seule partie utile de la médecine est l'hygiène; encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance et le travail sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser.

Pour savoir quel régime est le plus utile à la vie et à la santé, il ne faut que savoir quel régime observent les peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes et vivent le plus longtemps. Si par les observations générales on ne trouve pas que l'usage de la médecine donne aux hommes une santé plus ferme et une plus longue vie; par cela même que cet art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il emploie le temps, les hommes et les choses à pure perte. Non seulement le temps qu'on passe à conserver la vie étant perdu pour en user, il l'en faut déduire; mais quand ce temps est employé à nous tourmenter, il est pis que nul, il est négatif; et, pour calculer équitablement, il faut en ôter autant de celui qui nous reste. Un homme qui vit dix ans sans médecins vit plus pour lui-même et pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une et l'autre épreuve, je me crois plus en droit que personne d'en tirer la conclusion.

Voilà mes raisons pour ne vouloir qu'un élève robuste et sain, et mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels et des exercices du corps, pour renforcer le tempérament et la santé; c'est ce que personne ne dispute : les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont supporté le plus de fatigue et de travail[1] : Je n'entrerai pas non

1. TRAVAIL. En voici un exemple tiré des papiers anglais, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon sujet.

« Un particulier, nommé Patrice Oneil, né en 1647, vient de se marier en 1760 pour la septième fois. Il servit dans les dragons la dix-septième année du règne de Charles II, et dans différents corps jusqu'en 1740, qu'il obtint son congé. Il a fait toutes les campagnes du roi Guillaume et du duc de Marlborough. Cet homme n'a jamais bu que de la bière ordinaire; il s'est toujours nourri de végétaux, et n'a mangé de la viande que dans quelques repas qu'il donnait à sa famille. Son usage a toujours été de se lever et de se coucher avec le soleil, à moins que ses devoirs ne l'en aient empêché. Il est à présent dans sa cent treizième année, entendant bien, se portant bien et marchant sans canne.

plus dans de longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet; on verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mère consent à remplir son devoir, à la bonne heure : on lui donnera ses directions par écrit; car cet avantage a son contre-poids, et tient le gouverneur un peu éloigné de son élève. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, et l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dépôt si cher, rendront la mère attentive aux avis du maître; et tout ce qu'elle voudra faire, on est sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangère, commençons par la bien choisir.

Une des misères des gens riches est d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner? Ce sont les richesses qui les corrompent; et, par un juste retour, ils sentent les premiers le défaut du seul instrument qui leur soit connu. Tout est mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes; et ils n'y font presque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de là ? Que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc pas consulter un accoucheur pour celle d'Émile; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai peut-être pas là-dessus si disertement qu'un chirurgien, mais à coup sûr je serai de meilleure foi, et mon zèle me trompera moins que son avarice.

Ce choix n'est point un si grand mystère; les règles en sont connues : mais je ne sais si l'on ne devrait pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait aussi bien qu'à sa qualité. Le nouveau lait est tout à fait séreux; il doit presque être apéritif, pour purger le reste du *meconium* épaissi dans les intestins de l'enfant qui vient de naître. Peu à peu le lait prend de la consistance, et fournit une

Malgré son grand âge, il ne reste pas un seul moment oisif; et tous les dimanches il va à sa paroisse, accompagné de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. » (*Note de Rousseau.*)

nourriture plus solide à l'enfant, devenu plus fort pour la digérer. Ce n'est sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute espèce la nature change la consistance du lait selon l'âge du nourrisson.

Il faudrait donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a son embarras, je le sais; mais sitôt qu'on sort de l'ordre naturel, tout a ses embarras pour bien faire. Le seul expédient commode est de faire mal; c'est aussi celui qu'on choisit.

Il faudrait une nourrice aussi saine de cœur que de corps : l'intempérie des passions peut, comme celle des humeurs, altérer son lait; de plus, s'en tenir uniquement au physique, c'est ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon et la nourrice mauvaise; un bon caractère est aussi essentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuse, je ne dis pas que son nourrisson contractera ses vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec son lait, des soins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté? Si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son lait; si elle est négligente ou emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut se défendre ni se plaindre? Jamais, en quoi que ce puisse être, les méchants ne sont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que son nourrisson ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre précepteur que son gouverneur. Cet usage était celui des anciens, moins raisonneurs et plus sages que nous. Après avoir nourri des enfants de leur sexe, les nourrices ne les quittaient plus. Voilà pourquoi, dans leurs pièces de théâtre, la plupart des confidentes sont des nourrices. Il est impossible qu'un enfant qui passe successivement par tant de mains différentes soit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de secrètes comparaisons qui tendent toujours à diminuer son estime pour ceux qui le gouvernent, et conséquemment leur autorité sur lui. S'il vient une fois à penser qu'il y a de grandes personnes qui n'ont pas plus de raison

que des enfants, toute l'autorité de l'âge est perdue et l'éducation manquée. Un enfant ne doit connaître d'autres supérieurs que son père et sa mère, ou à leur défaut sa nourrice et son gouverneur; encore est-ce déjà trop d'un des deux : mais ce partage est inévitable; et tout ce qu'on peut faire pour y remédier est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent soient si bien d'accord sur son compte que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des aliments un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout à fait de manière de vivre; car un changement prompt et total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé; et puisque son régime ordinaire l'a laissée ou rendue saine et bien constituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les paysannes mangent moins de viande et plus de légumes que les femmes de la ville; et ce régime végétal paraît plus favorable que contraire à elles et à leurs enfants. Quand elles ont des nourrissons bourgeois, on leur donne des pots-au-feu, persuadé que le potage et le bouillon de viande leur font un meilleur chyle et fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment; et j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfants ainsi nourris sont plus sujets à la colique et aux vers que les autres.

Cela n'est guère étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers; ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale [1]; son analyse le démontre ; il tourne facilement à l'acide; et, loin de donner aucun vestige d'alcali volatil, comme font les substances animales, il donne, comme les plantes, un sel neutre essentiel.

Le lait des femelles herbivores est plus doux et plus

1. VÉGÉTALE. « Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage; les femelles des chiens et des chats en mangent aussi, les louves mêmes paissent. Voilà des sucs végétaux pour leur lait. Reste à examiner celui des espèces qui ne peuvent absolument se nourrir que de chair, s'il y en a de telles, ce dont je doute. » (*Note de Rousseau.*)

salutaire que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la sienne, il en conserve mieux sa nature, et devient moins sujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun sait que les farineux font plus de sang que la viande; ils doivent donc aussi faire plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sèvrerait point trop tôt, ou qu'on ne sèvrerait qu'avec des nourritures végétales, et dont la nourrice ne vivrait aussi que de végétaux, fût jamais sujet aux vers.

Il se peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je suis fort éloigné de regarder le lait aigri comme une nourriture malsaine : des peuples entiers qui n'en ont point d'autre s'en trouvent fort bien, et tout cet appareil d'absorbants me paraît une pure charlatanerie. Il y a des tempéraments auxquels le lait ne convient point, et alors nul absorbant ne le leur rend supportable; les autres le supportent sans absorbants. On craint le lait trié ou caillé; c'est une folie, puisqu'on sait que le lait se caille toujours dans l'estomac. C'est ainsi qu'il devient un aliment assez solide pour nourrir les enfants et les petits des animaux : s'il ne se caillait point, il ne ferait que passer, il ne les nourrirait pas [1]. On a beau couper le lait de mille manières, user de mille absorbants, quiconque mange du lait digère du fromage; cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la présure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante et mieux choisie dans son espèce. Ce n'est pas par la nature des aliments que le maigre échauffe, c'est leur assaisonnement seul qui les rend malsains. Réformez les règles de votre cuisine, n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le sel, ni le laitage, ne passent point sur le feu;

1. NOURRIRAIT PAS. « Bien que les sucs qui nous nourrissent soient en liqueur, ils doivent être exprimés d'aliments solides. Un homme au travail qui ne vivrait que de bouillon dépérirait très promptement. Il se soutiendrait beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il se caille. » (*Note de Rousseau.*)

que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance et de la meilleure qualité[1]. Se pourrait-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice ? Il y a de la contradiction à cela.

C'est surtout dans les premières années de la vie que l'air agit sur la constitution des enfants. Dans une peau délicate et molle il pénètre par tous les pores, il affecte puissamment ces corps naissants ; il leur laisse des impressions qui ne s'effacent point. Je ne serais donc pas d'avis qu'on tirât une paysanne de son village pour l'enfermer en ville dans une chambre et faire nourrir l'enfant chez soi ; j'aime mieux qu'il aille respirer le bon air de la campagne que le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de sa nouvelle mère, il habitera sa maison rustique, et son gouverneur l'y suivra. Le lecteur se souviendra bien que ce gouverneur n'est pas un homme à gages ; c'est l'ami du père. Mais quand cet ami ne se trouve pas, quand ce transport n'est pas facile, quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on ? Je vous l'ai déjà dit, ce que vous faites ; on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver[2]. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont

1. Qualité. « Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages et les inconvénients du régime pythagoricien pourront consulter les traités que les docteurs Cocchi et Bianchi, son adversaire, ont faits sur cet important sujet. » (*Note de Rousseau.* — Voir, sur ce sujet, le IIe livre de l'*Emile*, p. 153 à 157.)

2. Cultiver. Il y a, dans cette déclamation contre les villes, du vrai et du faux. Quoi qu'en dise notre auteur, il est parfaitement certain que les hommes sont faits pour construire des cités, pour y vivre, pour y élever des autels et des temples, des trônes et des palais, des tribunes et des forums, des écoles et des théâtres; mais, d'un autre côté, Rousseau a raison de signaler le double danger des grandes agglomérations et de ce qu'il appelle d'un mot si heureux les fourmilières humaines, danger économique et danger moral. (Pestalozzi, après Rousseau, aimait à répéter : *Omne malum ex urbe.* « Tous les maux viennent de la ville. »)

l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeaux[1]. Des hommes entassés comme des moutons périraient tous en très peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré[2].

Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations les races périssent ou dégénèrent; il faut les renouveler, et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement[3]. Envoyez donc vos enfants se renouveler, pour ainsi dire, eux-mêmes, et reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés. Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville : elles devraient faire tout le contraire, celles surtout qui veulent nourrir leurs enfants. Elles auraient moins à regretter qu'elles ne pensent; et, dans un séjour plus naturel à l'espèce, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteraient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord, après l'accouchement, on lave l'enfant avec quelque eau tiède, où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paraît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ses créatures.

Par la même raison, cette précaution de faire tiédir

1. En troupeaux. Sans doute l'homme n'est pas fait pour vivre en troupeaux, mais il est fait pour vivre en société, ce qui est bien différent.

2. Au figuré. Rousseau croit que l'homme est bon. Comment se fait-il, si l'homme est bon, qu'il se corrompe par la société de son semblable? Il y a là une contradiction. C'est que, d'après lui, l'homme n'est bon que dans l'état de nature, qui serait l'état d'isolement. On peut lire, dans le *Discours sur les sciences et les arts* et dans le *Discours sur l'inégalité*, les merveilleux tableaux du bonheur des sauvages, vivant au milieu d'immenses forêts, accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, acquérant ainsi toute la vigueur dont l'espèce est capable, ignorant encore la propriété, et les sciences et les arts, et le luxe, et tous les fléaux qui ont détruit l'innocence et la vertu primitives, et même le blé et le fer « qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. »

3. Ce renouvellement. Cela est vrai; mais la vie des champs, la vie agricole ne ressemble en rien à ce que Rousseau appelle si faussement l'état de nature.

l'eau n'est pas non plus indispensable ; et en effet des multitudes de peuples[1] lavent les enfants nouveau-nés dans les rivières ou à la mer sans autre façon : mais les nôtres, amollis avant que de naître par la mollesse des pères et des mères, apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté, qu'il ne faut pas exposer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'est que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par suivre l'usage, et ne vous en écartez que peu à peu. Lavez souvent les enfants; leur malpropreté en montre le besoin. Quand on ne fait que les essuyer, on les déchire; mais à mesure qu'ils se renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin vous les laviez été et hiver à l'eau froide et même glacée. Comme pour ne pas les exposer il importe que cette diminution soit lente, successive et insensible, on peut se servir du thermomètre pour la mesurer exactement.

Cet usage du bain, une fois établi, ne doit plus être interrompu, et il importe de le garder toute sa vie. Je le considère non seulement du côté de la propreté et de la santé actuelle, mais aussi comme une précaution salutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, et les faire céder sans effort et sans risque aux divers degrés de chaleur et de froid. Pour cela je voudrais qu'en grandissant on s'accoutumât peu à peu à se baigner quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés supportables, et souvent dans des eaux froides à tous les degrés possibles. Ainsi, après s'être habitué à supporter les diverses températures de l'eau, qui, étant un fluide plus dense, nous touche par plus de points et nous affecte davantage, on deviendrait presque insensible à celle de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtières, point de bandes, point de maillot; des langes flottants et larges, qui laissent tous ses membres en liberté, et ne soient ni

1. DE PEUPLES. Tout ce plaidoyer en faveur de l'eau froide est un résumé de Locke, *De l'éducation des enfants*, §§ VIII et IX.

assez pesants pour gêner ses mouvements, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air [1]. Placez-le dans un grand berceau [2], bien rembourré, où il puisse se mouvoir à l'aise et sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres; vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous serez étonné de la différence de leurs progrès [3].

On doit s'attendre à de grandes oppositions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien garrotté donne moins de peine que celui qu'il faut veiller incessamment. D'ailleurs sa malpropreté devient plus sensible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus souvent [4]. Enfin la coutume est un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays, au gré du peuple de tous les états.

1. De l'air. « On étouffe les enfants dans les villes à force de les tenir renfermés et vêtus. Ceux qui les gouvernent en sont encore à savoir que l'air froid les renforce, et que l'air chaud les affaiblit, leur donne la fièvre et les tue. » (*Note de Rousseau.*) Cf. Locke, §§ IX et X.

2. Berceau. « Je dis *un berceau* pour employer un mot usité, faute d'autre; car d'ailleurs je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfants, et que cet usage est souvent pernicieux. (*Note de Rousseau.*)

3. Leurs progrès. « Les anciens Péruviens laissaient les bras libres aux enfants dans un maillot fort large: lorsqu'ils les en tiraient, ils les mettaient en liberté dans un trou fait en terre et garni de linges, dans lequel ils les descendaient jusqu'à la moitié du corps: de cette façon ils avaient les bras libres et ils pouvaient mouvoir leur tête et fléchir leur corps à leur gré, sans tomber et sans se blesser; dès qu'ils pouvaient faire un pas, on leur présentait la mamelle d'un peu loin, comme un appât, pour les obliger à marcher. Les petits nègres sont quelquefois dans une situation bien plus fatigante pour téter; ils embrassent l'une des hanches de la mère avec leurs genoux et leurs pieds, et ils la serrent si bien qu'ils peuvent s'y tenir sans le secours des bras de la mère. Ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, et ils la sucent constamment sans se déranger et sans tomber, malgré les différents mouvements de la mère, qui, pendant ce temps travaille à son ordinaire. Ces enfants commencent à marcher dès le second mois, ou plutôt à se traîner sur les genoux et sur les mains. Cet exercice leur donne pour la suite la facilité de courir, dans cette situation, presque aussi vite que s'ils étaient sur leurs pieds. » (*Hist. nat.*, tom. IV, in-12, p. 192.)

« A ces exemples M. de Buffon aurait pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante et barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez aussi la Loubère, *Voyage de Siam;* le sieur le Beau, *Voyage du Canada*, etc. Je remplirais vingt pages de citations si j'avais besoin de confirmer ceci par des faits. » (*Note de Rousseau.*) Cf. Locke, § VI et §§ XII et XIII. (On remarquera que Locke parle plutôt du second âge que du premier, et se préoccupe des inconvénients des habits trop lourds ou trop étroits plutôt que de ceux du maillot; mais ses conseils aux mères sont inspirés par le même esprit que ceux de Rousseau.)

4. Souvent. Ces réflexions sont justes; les nourrices, en tout temps et en tout pays, ont vu dans le maillot un précieux auxiliaire de leur indifférence et de leur paresse.

Ne raisonnez point avec les nourrices; ordonnez, voyez faire, et n'épargnez rien pour rendre aisés dans la pratique les soins que vous aurez prescrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires[1], où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive et qu'il ne dépérisse point, le reste n'importe guère : mais ici, où l'éducation commence avec la vie, en naissant l'enfant est déjà disciple, non du gouverneur, mais de la nature. Le gouverneur ne fait qu'étudier sous ce premier maître, et empêcher que ses soins ne soient contrariés. Il veille le nourrisson, il l'observe, il le suit, il épie avec vigilance la première lueur de son faible entendement, comme aux approches du premier quartier les musulmans épient l'instant du lever de la lune.

Nous naissons capables d'apprendre, mais ne sachant rien, ne connaissant rien[2]. L'âme, enchaînée dans des organes imparfaits et demi-formés, n'a pas même le sentiment de sa propre existence[3]. Les mouvements, les cris de l'enfant qui vient de naître, sont des effets purement mécaniques, dépourvus de connaissance et de volonté.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance la stature et la force d'un homme fait, qu'il sortît, pour ainsi dire, tout armé du sein de sa mère, comme Pallas sortit du cerveau de Jupiter; cet homme enfant serait un parfait imbécile, un automate, une statue[4] immobile et presque insensible : il ne verrait rien, il n'entendrait rien, il ne

1. NOURRITURES ORDINAIRES. Rousseau emploie ici le mot *nourriture* dans son sens archaïque, celui d'*éducation*. Le traité de Plutarque sur l'éducation des enfants a pour titre dans la traduction d'Amyot : *Comment il fault nourrir les enfants.*

2. NE CONNAISSANT RIEN. « Rien n'est dans l'âme qui ne vienne des sens; mais il faut excepter l'âme même et ses affections. *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu, excipe : nisi intellectus ipse.* Or l'âme renferme l'être, la substance, l'un, le même, la cause, et quantité d'autres notions que les sens ne sauraient donner. » (LEIBNITZ, *Nouveaux essais sur l'entendement.*) — En reconnaissant que nous naissons capables d'apprendre, mais que nous ne savons rien, Rousseau semble admettre que l'âme n'a naturellement et originairement que des facultés nues. Mais, comme le dit Leibnitz, les facultés sans quelque acte ne sont que des fictions. « Car où trouvera-t-on jamais dans le monde, une faculté qui se renferme dans sa seule puissance sans exercer aucun acte? »

3. EXISTENCE. L'âme n'existe qu'à la condition d'avoir conscience d'elle-même; elle a donc toujours le sentiment de sa propre existence.

4. STATUE. On reconnaît ici l'influence de Condillac. (L'hypothèse de l'homme-statue est développée dans le *Traité des sensations*, qui date de 1754.)

connaîtrait personne, il ne saurait pas tourner les yeux vers ce qu'il aurait besoin de voir : non seulement il n'apercevrait aucun objet hors de lui, il n'en rapporterait même aucun dans l'organe du sens qui le lui ferait apercevoir ; les couleurs ne seraient point dans ses yeux, les sons ne seraient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucherait ne seraient point sur le sien, il ne saurait pas même qu'il en a un : le contact de ses mains serait dans son cerveau ; toutes ses sensations se réuniraient dans un seul point ; il n'existerait que dans le commun *sensorium*; il n'aurait qu'une seule idée, savoir, celle du *moi*[1], à laquelle il rapporterait toutes ses sensations ; et cette idée, ou plutôt ce sentiment, serait la seule chose qu'il aurait de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme, formé tout à coup, ne saurait pas non plus se redresser sur ses pieds ; il lui faudrait beaucoup de temps pour apprendre à s'y soutenir en équilibre ; peut-être n'en ferait-il pas même l'essai, et vous verriez ce grand corps fort et robuste rester en place comme une pierre, ou ramper et se traîner comme un jeune chien.

Il sentirait le malaise des besoins sans les connaître, et sans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muscles de l'estomac et ceux des bras et des jambes, qui, même entouré d'aliments, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les saisir ; et comme son corps aurait pris son accroissement, que ses membres seraient tout développés, qu'il n'aurait par conséquent ni les inquiétudes ni les mouvements continuels des enfants, il pourrait mourir de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ordre et le progrès de nos connaissances, on ne peut nier que tel ne fût à peu près l'état primitif[2] d'ignorance et de stupidité naturel à

1. CELLE DU MOI. S'il a l'idée du *moi*, il a nécessairement celle du *non-moi*. L'affirmation du sujet, c'est-à-dire du *moi*, implique l'affirmation de l'objet, c'est-à-dire du *non-moi ;* supprimez l'objet, et le sujet ne pourra se connaître lui-même, car il ne se connaît, il ne peut même dire : *Moi*, qu'en s'opposant à ce qui n'est pas lui.

2. PRIMITIF. Si cet état primitif était autre chose qu'une chimère, le genre humain aurait disparu dès la première génération et même dès la première journée de son apparition

l'homme avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connaît donc ou l'on peut connaître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connaît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talents, son zèle, et les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun philosophe ait encore été assez hardi pour dire: Voilà le terme où l'homme peut parvenir, et qu'il ne saurait passer [1]. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme et un autre homme. Quelle est l'âme basse que cette idée n'échauffa jamais, et qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil: Combien j'en ai déjà passé! combien j'en puis encore atteindre! pourquoi mon égal irait-il plus loin que moi?

Je le répète, l'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connaît sa nourrice il a déjà beaucoup acquis. On serait surpris des connaissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivait son progrès depuis le moment où il est né jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageait

sur le globe; toute expérience non seulement de l'espèce mais même de l'individu eût été impossible et par conséquent n'aurait pu assurer la conservation de l'un, la perpétuité de l'autre. — Mais il est faux qu'antérieurement à l'expérience l'homme ressemblât à la statue de Galatée au moment où, sortant des mains du sculpteur, elle n'avait pas encore été animée par l'étincelle divine. L'homme naît avec des besoins, des appétits, des penchants, des instincts, avec une activité qui est son essence même; il est, antérieurement à la sensation, une force, une cause, une entéléchie, suivant l'expression d'Aristote, une monade pour parler la langue de Leibnitz, et non pas une puissance, mais un acte.

1. PASSER. Le dix-huitième siècle s'est trompé en croyant que nous puissions si facilement déterminer « le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement, » ou, en d'autres termes, résoudre définitivement et sans appel le problème de l'origine des idées. Mais Rousseau a raison de dire qu'il est impossible de déterminer le terme où l'homme peut parvenir. L'homme est né pour l'infinité, comme l'a dit Pascal, et la devise du genre humain est: « Au delà, toujours au delà! » Quand il a soulevé un des voiles qui enveloppent la mystérieuse Isis, il tente d'en soulever un autre, et, bien que ne devant jamais arriver à la connaissance du tout, l'homme universel grossit d'âge en âge le trésor de ses connaissances partielles, toujours imparfaites et toujours de moins en moins imparfaites.

toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particulière aux savants, celle-ci serait très petite en comparaison de l'autre[1]. Mais nous ne songeons guère aux acquisitions générales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense, et même avant l'âge de raison; que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences, et que, comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquièrent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage; ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir; il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupèdes qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance ne savent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés. Les serins échappés de leurs cages ne savent point voler[2], parce qu'ils n'ont jamais volé. Tout est instruction pour les êtres animés et sensibles. Si les plantes avaient un mouvement progressif, il faudrait qu'elles eussent des sens et qu'elles acquissent des connaissances; autrement les espèces périraient bientôt.

Les premières sensations des enfants sont purement affectives; ils n'aperçoivent que le plaisir et la douleur. Ne pouvant ni marcher ni saisir, ils ont besoin de beaucoup de temps pour se former peu à peu les sensations représentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent pour ainsi dire de leurs yeux, et prennent pour

1. DE L'AUTRE. Ceci est bien vrai. Au point de vue de la somme des connaissances, un enfant de dix ans bien né et bien élevé est moins éloigné d'un Descartes ou d'un Newton qu'il ne diffère de ce qu'il était lui-même à l'âge de six mois; et, comme le dit M. Herbert-Spencer, « cette connaissance fondamentale, et la plus importante de toutes, des objets qui l'entourent, est acquise par le petit enfant sans le secours de personne. » Fénelon avait déjà écrit au chap. III de l'*Education des filles* : « Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop, mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore : il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. »

2. VOLER. Voir sur l'éducation maternelle chez l'oiseau, et en particulier sur l'éducation du vol, un chapitre admirable de l'*Oiseau* de Michelet (p. 289).

eux des dimensions et des figures, le retour des sensations affectives commence à les soumettre à l'empire de l'habitude; on voit leurs yeux se tourner sans cesse vers la lumière, et, si elle leur vient de ce côté, prendre insensiblement cette direction; en sorte qu'on doit avoir soin de leur opposer le visage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut aussi qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténèbres; autrement ils pleurent et crient sitôt qu'ils se trouvent dans l'obscurité. La nourriture et le sommeil trop exactement mesurés leur deviennent nécessaires au bout des mêmes intervalles; et bientôt le désir ne vient plus du besoin, mais de l'habitude, ou plutôt l'habitude ajoute un nouveau besoin à celui de la nature: voilà ce qu'il faut prévenir.

La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre; qu'on ne l'accoutume pas à présenter une main plutôt que l'autre, à s'en servir plus souvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures [1], à ne pouvoir rester seul ni nuit ni jour. Préparez de loin le règne de sa liberté et l'usage de ses forces, en laissant à son corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, et de faire en toute chose sa volonté, sitôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre [2].

1. AUX MÊMES HEURES. Déjà Locke avait enseigné qu'il n'importe pas de fixer les repas toujours à la même heure. Fénelon est beaucoup mieux inspiré quand il exige au contraire qu'on règle absolument l'heure des repas. — Rabelais, dans l'éducation de Gargantua par Ponocratès, détermine exactement les heures du lever, du coucher, des repas, de tous les exercices de la journée; et cependant Rabelais est celui qui, plus que tout autre, a fondé la science de l'éducation sur le principe du libre et complet développement des facultés de l'enfant et du respect de sa personnalité, mais il a compris que la liberté n'est pas l'absence de toute règle. Rousseau, qui ne veut laisser prendre aucune habitude à son élève, risque fort de lui en inculquer une, celle du désordre, et de le rendre incapable de quoi que ce soit qui demande une action réglée et uniformément variée.

2. MONTRE. Fénelon dit fort bien : « Les images des objets sensibles sont très vives dans le cerveau d'un enfant : il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver; car on ne doit verser dans un

Naturellement, tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si faible, qu'il craint tout ce qu'il ne connaît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux sans en être affecté détruit cette crainte. Les enfants élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées ont peur des araignées, et cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vu de paysans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées [1].

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commencerait-elle pas avant qu'il parle et qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux [2] ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants, bizarres, mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, et qu'à force de les voir manier à d'autres il les manie lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpents, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a plus d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfants ont peur des masques. Je commence par montrer à Émile un masque d'une figure agréable ; ensuite quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage : je me mets à rire, tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraye avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque et d'Hector, le

réservoir si petit et si précieux que des choses exquises : il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. » (*De l'éducation des filles*, chap. v.)

1. Araignée. Sans doute il faut habituer les enfants à n'avoir pas peur des araignées, mais est-ce une raison pour ne pas épousseter la maison ?

2. Courageux. Tout cela est parfait. Le courage est naturel à l'homme, s'il faut appeler courage l'ignorance du danger. La peur est un des fruits de l'éducation. Il faut donc prendre bien garde, en enseignant à l'enfant, la prudence, en présence des dangers réels, de lui enseigner en même temps la lâcheté. Surtout il ne faut pas habituer l'enfant à redouter les périls imaginaires : on n'aura pour cela qu'a ne point lui en suggérer l'idée. C'est ainsi, comme le dit Fénelon, qu'on ne doit point souffrir que personne « donne aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits. »

petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son père, le méconnaît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, et arrache à sa mère un sourire mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi? Précisément ce que fait Hector, poser le casque à terre, et puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendrait pas là; on s'approcherait du casque, on jouerait avec les plumes, on les ferait manier à l'enfant[1]; enfin la nourrice prendrait le casque, et le poserait en riant sur sa propre tête, si toutefois la main d'une femme osait toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Émile au bruit d'une arme à feu, je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque et passagère, cette espèce d'éclair le réjouit : je répète la même chose avec plus de poudre; peu à peu j'ajoute au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin je l'accoutume aux coups de fusil, aux boîtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe; autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente et ménagée on rend l'homme et l'enfant intrépides à tout.

Dans le commencement de la vie, où la mémoire et l'imagination sont encore inactives[2], l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens; ses sensations étant les premiers matériaux de ses connaissances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entende-

1. A L'ENFANT. Encore une fois toutes ces analyses et tous ces préceptes sont excellents. — (Voir l'épisode des *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, dans nos *Morceaux choisis des auteurs grecs*, p. 11.)

2. INACTIVES. Cela est faux pour la mémoire et même cela est faux pour l'imagination, si vous entendez par ce mot l'imagination représentative. Cela n'est vrai que pour l'imagination créatrice.

ment; mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent [1]. Il veut tout toucher, tout manier : ne vous opposez point à cette inquiétude; elle lui suggère un apprentissage très nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps; à juger de leur grandeur, de leur figure et de leurs qualités sensibles, en regardant, palpant [2], écoutant, surtout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'il ferait sous ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous [3]; et ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paraît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter; et point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyait d'abord dans son cerveau, puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras [4], et n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le pro-

1. LES CAUSENT. C'est le principe de la pédagogie de Pestalozzi et surtout de celle de Frœbel, et c'est de ce principe qu'on a tiré les leçons de choses que Mme Pape-Carpantier a popularisées en France. Ce que Frœbel appelait les cinq dons enfermés dans une boîte d'où on les retire successivement, au fur et à mesure que les enfants sont en état de les recevoir, n'est pas autre chose qu'un système d'adaptation des objets avec les facultés de l'enfant. Les *Jardins d'enfants* ont précisément le but dont parle Rousseau, faire découvrir par l'enfant lui-même la liaison de ses sensations avec les objets qui les causent.

2. PALPANT. « L'odorat est de tous les sens celui qui se développe le plus tard dans les enfants : jusqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paraît pas qu'ils soient sensibles ni aux bonnes ni aux mauvaises odeurs; ils ont à cet égard l'indifférence ou plutôt l'insensibilité qu'on remarque dans plusieurs animaux. » (*Note de Rousseau.*)

3. PAS NOUS. C'est par le tact actif que j'acquiers la notion du corps; quand j'applique l'organe du tact (la main) à un objet que j'ai déjà perçu par la vue, en tant que superficiellement étendu et coloré, je perçois pour la première fois cet objet comme résistant ou en d'autres termes comme solide; et la continuité des points résistants est précisément ce que j'appelle la matière. Si, tandis que je promène ma main sur la continuité des points résistants, un de ces points vient à se déplacer, tandis que les autres demeurent dans les mêmes rapports de situation, j'acquiers la notion du mouvement.

4. SES BRAS. La vue ne nous donne la distance réelle des objets qu'en

mener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connaître, alors il faut changer de méthode, et ne le porter que comme il vons plaît, et non comme il lui plaît; car sitôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause. Ce changement est remarquable, et demande explication.

Le malaise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De là les cris des enfants : ils pleurent beaucoup; cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables, ils en jouissent en silence; quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage, et demandent du soulagement. Or tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent precque rester dans un état d'indifférence; ils dorment, ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art [1]. On a longtemps cherché s'il y avait une langue naturelle et commune à tous les hommes : sans doute il y en a une; et c'est celle que les enfants parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait. Etudions les enfants,

vertu de jugements ultérieurs et dérivés qui supposent les données du tact actif. C'est ainsi que l'aveugle-né rendu à la lumière par l'opération de la cataracte voit d'abord tous les objets sur un seul plan.

1. De l'Art. Tous les philosophes du dix-huitième siècle (à l'exception de Turgot) professent la doctrine de l'invention réfléchie et successive du langage, doctrine qui suppose un premier âge où l'homme ne parle pas, un second où il recourt à l'emploi des signes naturels, et enfin une période où il établit le langage artificiel. — Au commencement du dix-neuvième siècle, Joseph de Maistre, de Bonald et de Lamennais ont soutenu la théorie de la révélation du langage. — M. Max Muller a imaginé que « l'homme dans son état primitif et parfait possédait la faculté de donner une expression articulée aux conceptions de sa raison, et que cette faculté créatrice aurait disparu sitôt qu'elle fut dénuée d'objet; » cette hypothèse d'une faculté que l'homme aurait perdue après l'avoir possédée, est, à notre avis, assez peu intelligible. M. Ernest Renan n'admet pas que le langage soit un don du dehors (c.-à-d. une révélation) ni une invention tardive et mécanique (comme le voulait le dix-huitième siècle). Il en attribue la création « aux facultés humaines agissant spontanément et dans leur ensemble... L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un commencement voulu au langage qu'à la pensée. »

et bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue; elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis; et quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles; ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les faibles mains des enfants, il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité : vous y voyez le sourire, le désir, l'effroi, naître et passer comme autant d'éclairs : à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche, leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentiments est dans les regards.

Comme le premier état de l'homme est la misère et la faiblesse, ses premières voix sont la plainte et les pleurs. L'enfant sent ses besoins et ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris; s'il a faim ou soif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a besoin de mouvement et qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir et qu'on l'agite, il pleure. Moins sa manière d'être est à sa disposition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'une sorte de mal-être : dans l'imperfection de ses organes il ne distingue point leurs impressions diverses; tous les maux ne forment pour lui qu'une sensation de douleur.

De ces pleurs qu'on croirait si peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé.

Quand l'enfant pleure, il est mal à son aise, il a quelque besoin qu'il ne saurait satisfaire : on examine, on cherche ce besoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en est importuné : on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur-le-champ : je le crus intimidé. Je me disais, ce sera une âme servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompais; le malheureux suffoquait de colère, il avait perdu la respiration; je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus; tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étaient dans ses accents. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurais douté que le sentiment du juste et de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'aurait convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par hasard sur la main de cet enfant lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfants à l'emportement, au dépit, à la colère, demande des ménagements excessifs. Boerhaave[1] pense que leurs maladies sont pour la plupart de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse et le système des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Éloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air et des saisons. Tant que les enfants ne trouveront de résistance que dans les choses

1. Boerhaave, le plus célèbre entre les médecins de la première moitié du dix-huitième siècle, né en 1668, près de Leyde, en Hollande, mort en 1738.

et jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni colères, et se conserveront mieux en santé. C'est ici une des raisons pourquoi les enfants du peuple, plus libres, plus indépendants, sont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robustes, que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse : mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir et ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfants sont des prières : si l'on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre faiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire et de la domination : mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire apercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature; et l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrète qui dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petits pas; dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre : plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'est pas leur maître; ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant désire quelque chose qu'il voit et qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, et il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

L'abbé de Saint-Pierre[1] appelait les hommes de grands

1. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE. Charles Castel, abbé de Saint-Pierre, né en 1658, mort en 1743; il avait été reçu à l'Académie française en 1695; il en

enfants, on pourrait appeler réciproquement les enfants de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences; comme principes elles ont besoin d'éclaircissement. Mais quand Hobbes[1] appelait le méchant un enfant robuste, il disait une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de faiblesse; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est faible; rendez-le fort, il sera bon: celui qui pourrait tout ne ferait jamais de mal[2]. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon; sans quoi ils auraient fait une supposition absurde. Voyez ci-après la Profession de foi du Vicaire savoyard.

La raison seule nous apprend à connaître le bien et le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un et haïr l'autre, quoique indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. Avant l'âge de raison, nous faisons le bien et le mal sans le connaître; et il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il en ait y quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit; il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre; il empoigne un oiseau comme il empoignerait une pierre, et l'étouffe sans savoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela? D'abord la philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme : le

fut exclu en 1718, après la publication de sa *Polysynodie*, où il attaquait le despotisme de Louis XIV. Il fut un des hommes les plus vertueux de son temps, le premier qui ait rêvé la paix perpétuelle par l'établissement d'une diète européenne; homme bienfaisant, qui, n'ayant qu'une fortune médiocre, la partagea quelque temps avec le mathématicien Varignon et avec Fontenelle; enfin, véritable sage, qui, mourant, à l'âge de quatre-vingt-six ans, répondait à ceux qui lui demandaient comment il regardait le passage de la vie à la mort : « comme un voyage à la campagne. »

1. Hobbes. Voir, sur ce célèbre philosophe anglais, la note 1 de la page 24 du II[e] livre. La phrase de Hobbs, à laquelle Rousseau fait allusion, est celle-ci : *Vir malus, puer robustus.*

2. Jamais de mal. Voir Sénèque, *De la vie heureuse*, chap. iii : « La grandeur vient de la bonté; car toute cruauté est un effet de la faiblesse. » — Montesquieu dit également dans l'*Esprit des lois* : « La force du faible est toujours de la cruauté. »

sentiment de sa faiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, et de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme et cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la faiblesse de l'enfance; non seulement il reste immobile et paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble et l'inquiète, il voudrait voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produirait-elle des effets si différents dans les deux âges, si la cause primitive n'était changée? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif, commun à tous deux, se développe dans l'un et s'éteint dans l'autre; l'un se forme, et l'autre se détruit; l'un tend à la vie, et l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle est surabondante et s'étend au dehors; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe; il suffit qu'il change l'état des choses, et tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté, c'est que l'action qui forme est toujours lente, et que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfants ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instruments [1] qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant et suppléer à leur faiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchants, indomptables;

1. COMME DES INSTRUMENTS. C'est en effet, quand l'enfant arrive à considérer les hommes eux-mêmes comme des instruments, non plus seulement de ses besoins, mais de sa fantaisie, que naît dans son cœur le premier germe de l'esprit de tyrannie. Une fois que ce germe a commencé à se développer, rien n'en arrête plus les progrès; et c'est alors qu'on peut reconnaître, selon l'expression de Bossuet, « ce que fait dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête et à proportion ce qui en approche. »

progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, et de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'âme et le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, et la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le désir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître; l'empire éveille et flatte l'amour-propre, et l'habitude le fortifie : ainsi succède la fantaisie au besoin, ainsi prennent leurs premières racines les préjugés et l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfants n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature; il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne, et dont ils ne sauraient abuser. Première maxime.

Il faut les aider, et suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxième maxime.

Il faut, dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura point fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisième maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage et leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent point dissimuler, on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature et ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime.

L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfants plus de

liberté véritable et moins d'empire [1], de leur laisser plus faire par eux-mêmes et moins exiger d'autrui. Ainsi, s'accoutumant de bonne heure à borner leurs désirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle et très importante pour laisser les corps et les membres des enfants absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chutes, et d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailliblement un enfant dont le corps et les bras sont libres pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connaît que les besoins physiques ne pleure que quand il souffre, et c'est un très grand avantage ; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours, et l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille sans le flatter pour l'apaiser ; vos caresses ne guériront pas sa colique : cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté ; et s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître ; tout est perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvements, les enfants pleureront moins ; moins importuné de leurs pleurs, on se tourmentera moins pour les faire taire ; menacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, et resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfants qu'en s'empressant pour les apaiser, qu'on leur fait gagner des descentes ; et ma preuve est que les enfants les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire, il importe qu'on les prévienne, et qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins

1. D'EMPIRE. Cette maxime est excellente. Il faut en effet développer chez l'enfant le sentiment de la responsabilité personnelle, l'habituer à faire par lui-même tout ce qu'il peut faire par lui-même, ne point inculquer chez lui l'idée qu'il a le droit de confisquer à son profit l'activité d'un de ses semblables : moins il prétendra commander aux autres, moins il dépendra des autres ; car on dépend toujours de ceux dont on a pris l'habitude d'exiger des services.

par leurs cris. Mais je ne veux pas non plus que les soins qu'on leur rend soient mal entendus. Pourquoi se feraient-ils faute de pleurer dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bons à tant de choses? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir, qu'on ne peut plus le payer; et c'est alors qu'à force de pleurer sans succès ils s'efforcent, s'épuisent et se tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, et qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude et d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en savoir endurer l'importunité, la multiplie, sans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir ou de prévenir cette habitude est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfants. Ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent et n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, et qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste, quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable et frappant, qui leur fasse oublier qu'ils voulaient pleurer [1]. La plupart des nourrices excellent dans cet art, et bien ménagé il est très utile; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or voilà sur quoi toutes les nourrices sont maladroites.

1. Pleurer. Toute cette analyse est vraiment merveilleuse, et l'on se demande où Rousseau a acquis ce singulier esprit de divination, qui lui révèle tous les secrets les plus délicats de la mère et de la nourrice. Tout cela est d'autant plus étonnant que Rousseau n'avait jamais élevé d'enfant; on comprend fort bien que Pestalozzi ait eu de ces délicatesses et de ces finesses maternelles, lui qui de 1765 à 1827, vécut avec les petits enfants, d'abord avec son fils, puis avec ceux des pauvres. Mais, chez Rousseau, tout ce premier livre de l'*Emile*, qui, avec quelques paradoxes qui font sourire, renferme une somme si énorme de vérités, semble une pure intuition du génie.

On sèvre trop tôt tous les enfants. Le temps où l'on doit les sevrer est indiqué par l'éruption des dents, et cette éruption est communément pénible et douloureuse. Par un instinct machinal, l'enfant porte alors fréquemment à sa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On pense faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelque corps dur, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on se trompe. Les corps durs, appliqués sur les gencives, loin de les ramollir, les rendent calleuses, les endurcissent, préparent un déchirement plus pénible et plus douloureux. Prenons toujours l'instinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naissantes sur des cailloux, sur du fer, sur des os, mais sur du bois, de cuir, des chiffons, des matières molles qui cèdent, et où la dent s'imprime.

On ne sait plus être simple en rien, pas même autour des enfants. Des grelots d'argent, d'or, de corail, des cristaux à facettes, des hochets de tout prix et de toute espèce : que d'apprêts inutiles et pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits et leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend sonner les graines, un bâton de réglisse qu'il peut sucer et mâcher, l'amuseront autant que ces magnifiques colifichets, et n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès sa naissance[1].

Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit et de la farine crue font beaucoup de saburre, et conviennent mal à notre estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain, et de plus elle n'a pas fermenté ; la panade, la crème de riz, me

1. Dès sa naissance. M. Compayré raille à ce propos l'auteur de l'*Émile*, qui « à force de vouloir faire de son élève l'homme de la nature, le rapproche sensiblement de l'homme sauvage et l'assimile presque à la bête. » Il est certain que l'idée de faire mâcher par un enfant une branche verte chargée de feuilles, et surtout une tête de pavot avec ses graines, serait condamnée par les médecins. Mais, où Rousseau a bien raison, c'est quand il s'élève contre les jouets coûteux, qui habituent l'enfant au luxe dès sa naissance. Est-il rien de plus ridicule que ces poupées, dont le trousseau vaut à lui seul plus que le linge de vingt enfants pauvres, qui donnent, dès le premier âge, à la petite fille, des leçons de coquetterie, et ne lui laissent plus rien à désirer ni à rêver, même pour sa corbeille de noce ?

paraissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait, dans mon pays, de la farine ainsi torréfiée, une soupe fort agréable et fort saine. Le bouillon de viande et le potage sont encore un médiocre aliment, dont il ne faut user que le moins qu'il est possible. Il importe que les enfants s'accoutument d'abord à mâcher; c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : et quand ils commencent d'avaler, les sucs salivaires mêlés avec les aliments en facilitent la digestion.

Je leur ferais donc mâcher d'abord des fruits secs, des croûtes. Je leur donnerais pour jouet de petits bâtons de pain dur ou de biscuit semblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans le pays des *grisses*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche, ils en avaleraient enfin quelque peu : leurs dents se trouveraient sorties, et ils se trouveraient sevrés presque avant qu'on s'en fût aperçu. Les paysans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, et l'on ne les sèvre pas avec plus de façon que cela.

Les enfants entendent parler dès leur naissance; on leur parle non seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne se prête que peu à peu aux imitations des sons qu'on leur dicte, et il n'est pas même assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la nourrice amuse l'enfant par des chants et par des accents très gais et très variés; mais je désapprouve qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles, auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrais que les premières articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, et que les mots qu'elles expriment ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point commence plus tôt qu'on ne pense. L'écolier écoute en classe le verbiage de son régent

comme il écoutait au maillot le babil de sa nourrice. Il me semble que ce serait l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre[1].

Les réflexions naissent en foule, quand on veut s'occuper de la formation du langage et des premiers discours des enfants. Quoi qu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la même manière, et toutes les spéculations philosophiques sont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des règles plus générales que la nôtre; et si l'on y faisait bien attention, l'on serait étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très vicieuses si l'on veut, mais très régulières, et qui ne sont choquantes que par leur dureté ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son père pour lui avoir dit : *Mon père, irai-je-t-y?* Or on voit que cet enfant suivait mieux l'analogie que nos grammairiens; car puisqu'on lui disait, *Vas-y*, pourquoi n'aurait-il pas dit, *Irai-je-t-y?* Remarquez de plus avec quelle adresse il évitait l'hiatus de *irai je-y* ou *y irai-je?* Est-ce la faute du pauvre enfant si nous avons mal à propos ôté de la phrase cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en savions que faire? C'est une pédanterie insupportable et un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfants toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le temps. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne se plaisent avec personne autant qu'avec vous, et soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

1. RIEN COMPRENDRE. Voilà une de ces boutades qui ont discrédité l'œuvre de Rousseau, et qui ont fait dire à quelques critiques chagrins que « l'*Émile* est plutôt un jeu d'esprit que l'expression sérieuse d'une pensée grave et sincère. » — Sans doute, si le maître parle pour ne rien dire, s'il a oublié d'éclairer sa lanterne, il est fort bon que l'enfant s'avoue à lui-même qu'il n'y entend rien, et qu'il ne croie pas, comme le dindon de la fable, voir quelque chose là où il n'y a que le vide et les ténèbres. Mais il peut se rencontrer des maîtres qui éclairent leur lanterne, et qui parlent pour être entendus; ceux-là il faut qu'Emile s'habitue à les comprendre, qu'il reconnaisse pour intelligible ce qui est en effet intelligible.

Mais un abus d'une toute autre importance, et qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler [1], comme si l'on avait peur qu'ils n'apprissent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard, plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler; et comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation et un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les paysans, et n'en ouïs jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? Les organes des paysans sont-ils autrement construits que les nôtres? Non, mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre [2] est un tertre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfants du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement ce qu'ils disent, et j'en tire souvent de bons mémoires pour cet écrit. Tous les jours mon oreille me trompe sur leur âge; j'entends des voix d'enfants de dix ans; je regarde, je vois la stature et les traits d'enfants de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience : les urbains [3] qui me viennent voir, et que je consulte là-dessus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit est que, jusqu'à cinq ou six ans, les enfants des villes, élevés dans la chambre et sous l'aile d'une gouvernante, n'ont besoin que de marmotter pour se faire entendre; sitôt qu'ils remuent les lèvres, on prend peine à les écouter; on leur dicte des mots qu'ils rendent

1. FAIRE PARLER. Cela est vrai : il ne faut obliger ses enfants ni à parler, ni à marcher trop tôt. L'œuvre tout entière de l'éducation consiste à aider la nature, à la suivre et non à la précéder.

2. MA FENÊTRE. Rousseau obligé, pour étudier l'enfant, de regarder de sa fenêtre jouer les petits garçons et les petites filles de Montmorency, tandis qu'il eût pu entendre babiller, autour de sa table de travail, des enfants à lui! Si coupable qu'ait été Rousseau, en abandonnant ses enfants, on se prend de pitié pour le pauvre grand homme, qui dut sans doute souffrir beaucoup plus cruellement que son orgueil ne consent à l'avouer.

3. LES URBAINS. Les Parisiens.

mal, et, à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'est tout autre chose. Une paysanne n'est pas sans cesse autour de son enfant : il est forcé d'apprendre à dire très nettement et très haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs, les enfants épars, éloignés du père, de la mère et des autres enfants, s'exercent à se faire entendre à distance, et à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, et non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un paysan, la honte peut l'empêcher de répondre ; mais ce qu'il dit, il le dit nettement ; au lieu qu'il faut que la bonne serve d'interprète à l'enfant de la ville ; sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents [1].

En grandissant, les garçons devraient se corriger de ce défaut dans les collèges, et les filles dans les couvents : en effet, les uns et les autres parlent en général plus distinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maison paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation aussi nette que celle des paysans, c'est la nécessité d'apprendre par cœur beaucoup de choses, et de réciter tout haut ce qu'ils ont appris [2] ; car, en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment et mal : en récitant, c'est pis encore : ils re-

1. ENTRE SES DENTS. « Ceci n'est pas sans exception ; et souvent les enfants qui se font d'abord le moins entendre deviennent ensuite les plus étourdissants quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il fallait entrer dans toutes ces minuties, je ne finirais pas : tout lecteur sensé doit voir que l'excès et le défaut dérivés du même abus sont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inséparables : *toujours assez, et jamais trop*. De la première, bien établie, l'autre s'ensuit nécessairement. » (*Note de Rousseau.*)

2. APPRIS. Cela est très vrai, si le maître consent à laisser les enfants barbouiller et balbutier en récitant, ne tenir aucun compte de la prononciation, s'il ne leur apprend ni à respirer où il faut, ni à prononcer, etc. Mais tout cela n'est plus guère permis aujourd'hui, quand tous les maîtres ont entre les mains les petits livres si précieux de M. Legouvé et de M. Léon Ricquier.

cherchent leurs mots avec effort, ils traînent et allongent leurs syllabes : il n'est pas possible que quand la mémoire vacille, la langue ne balbutie aussi. Ainsi se contractent ou se conservent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes causes.

Je conviens que le peuple et les villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent presque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes et rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choisissent mal leurs termes, etc.

Mais, premièrement, cette extrémité me paraît beaucoup moins vicieuse que l'autre, attendu que la première loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puisse faire est de parler sans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grâce et leur énergie. L'accent est l'âme du discours, il lui donne le sentiment et la vérité. L'accent ment moins que la parole; c'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant [1]. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persifler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, et sujettes à la mode, telles qu'on les remarque surtout dans les jeunes gens de la cour [2]. Cette affectation de parole et de maintien est ce qui rend généralement l'abord du Français repoussant et désagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur [3].

Tous ces petits défauts de langage qu'on craint tant de laisser contracter aux enfants ne sont rien ; on les prévient

1. Le craignent tant. Cela est spirituel; mais en vérité, si l'on a dit faussement que l'*Esprit des lois*, de Montesquieu, était de l'esprit à propos des lois, ne pourrait-on pas dire trop souvent que l'auteur de l'*Emile* fait de l'esprit à propos de l'éducation ?

2. De la cour. Per exemple, avant Rousseau, l'euphuïsme de John Lilly qui régnait vers 1600, à la cour d'Elisabeth d'Angleterre et, après Rousseau, le jargon des Incroyables, de 1795.

3. En sa faveur. Il y a du vrai ; mais l'affectation de raideur ou l'affectation de grossièreté qu'on rencontre quelquefois chez l'Anglais ou chez l'Allemand, prévient-elle davantage en leur faveur ?

ou on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter, en rendant leur parler sourd, confus, timide, en critiquant incessamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne se corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles se fera mal entendre à la tête d'un bataillon, et n'en imposera guère au peuple dans une émeute [1]. Enseignez premièrement aux enfants à parler aux hommes, ils sauront bien parler aux femmes quand il faudra [2].

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre, vos enfants y prendront une voix plus sonore ; ils n'y contracteront point le confus bégayement de la ville ; ils n'y contracteront pas non plus les expressions ni le ton du village, ou du moins ils les perdront aisément [3], lorsque le maître, vivant avec eux dès sa naissance, et y vivant de jour en jour plus exclusivement, préviendra ou effacera, par la correction de son langage, l'impression du langage des paysans. Emile parlera un français tout aussi pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement, et l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté est encore une sorte d'empire ; et l'enfant n'en doit exercer aucun [4]. Qu'il vous suffise de

1. EMEUTE. C'est à la fois un souvenir classique, des historiens et surtout des poëtes latins, et un pressentiment des journées de la Révolution.

2. FAUDRA. Rousseau en est-il bien sûr ? A-t-il été si habile et si heureux, quand il a dû parler à Mme Dupin ou à Mme d'Houdetot ?

3. AISÉMENT. Restriction heureuse, mais un peu tardive ; car enfin il est difficile de ne pas prendre, au village, les expressions et le ton du village, puisque, d'après Rousseau, il est entendu qu'on contracte à la ville le bégayement de la ville.

4. AUCUN. Notre auteur se répète ; et, en se répétant, il lui arrive nécessairement de dire moins bien ce qu'il a dit plus heureusement une première fois. Sans doute, il ne faut pas que l'enfant soit un tyran ; mais c'est pourtant à nous, qui sommes plus intelligents, à deviner ce qu'il veut dire, et non pas à lui, qui est moins développé, à s'ingénier pour se faire comprendre. Comment se ferait-il entendre, si nous ne lui avions pas

pourvoir très attentivement au nécessaire; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle; il saura bien parler de lui-même à mesure qu'il en sentira l'utilité.

On remarque, il est vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard ne parlent jamais si distinctement que les autres; mais ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé, c'est au contraire parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler; car, sans cela, pourquoi parleraient-ils plus tard que les autres? Ont-ils moins l'occasion de parler, et les y excite-t-on moins? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard aussitôt qu'on s'en aperçoit fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure; et cet empressement mal entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auraient eu le temps de perfectionner davantage.

Les enfants qu'on presse trop de parler n'ont le temps ni d'apprendre à bien prononcer, ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire : au lieu que quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer; et, y joignant peu à peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres : cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez; et quand ils s'en sont assurés, ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait parler les enfants avant l'âge n'est pas que les premiers discours qu'on leur tient et les premiers mots qu'ils disent n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre, sans que nous sachions nous en apercevoir; en sorte que, paraissant nous répondre fort exac-

enseigné les signes par lesquels les êtres pensants communiquent entre eux, puisque, comme le pense Rousseau, avec tout le dix-huitième siècle, toutes les langues sont les ouvrages de l'art.

tement, ils nous parlent sans nous entendre et sans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la surprise où nous jettent quelquefois leurs propos, auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable sens que les mots ont pour les enfants me paraît être la cause de leurs premières erreurs; et ces erreurs, même après qu'ils en sont guéris, influent sur leur tour d'esprit pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion dans la suite d'éclaircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, et qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la ville, 'est que leur dictionnaire est moins étendu [1]. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très bien.

Les premiers développements de l'enfance se font presque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à peu près dans le même temps. C'est ici proprement la première époque de la vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il était dans le sein de sa mère; il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensations; il ne sent pas même sa propre existence :

> Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ [2].
>
> Ovid., *Trist.*, lib. I.

1. Moins étendu. Cela est absurde. Ils ont le dictionnaire moins étendu, parce qu'ils ont moins d'idées à exprimer.

2. Suæ. Ce qui signifie : « Il vit, et il est lui-même inconscient de sa propre vie. » N'en déplaise à Ovide et à Rousseau, cette proposition n'a aucun sens. L'être pensant est conscient, dès qu'il pense, et il pense, dès qu'il est, la pensée étant son essence. Il ne pense pas les sensations qu'il n'a pas encore perçues, cela est évident, mais il pense les sensations au fur et à mesure qu'il les perçoit; et lui-même, qui sent et qui perçoit, est antérieur à la sensation et à la perception. Le moi n'est pas un faisceau de sensations, une somme de phénomènes, un polypier d'images; il est, antérieurement à l'impression, et chez lui la conscience est contemporaine de l'être.

TABLE DES NOMS PROPRES

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE Ve EUG. BELIN ET FILS.